

publie.net

bertrand redonnet
polska β dzisiaj

ISBN 978-2-8145-0278-9

photographie de couverture par l'auteur

© *Bertrand Redonnet & publie.net – tous droits réservés*

première mise en ligne le 31 octobre 2009

	<i>1 DÉBUT</i>	<i>4</i>
	<i>2 DIRECTION TERESPOL</i>	<i>5</i>
	<i>3 DES CHEVAUX POUR LA GUERRE ET LA PAIX</i>	<i>13</i>
	<i>4 L'HOMME DE GNOJNO</i>	<i>32</i>
	<i>5 DES FRONTIÈRES, UN BLINDÉ ET DES HOMMES</i>	<i>48</i>
	<i>6 LES LOUPS</i>	<i>63</i>
	<i>7 LE BILLOT DES MONSTRES</i>	<i>78</i>

1 DÉBUT

Au commencement d'un soir, j'avais écrit trois lignes incertaines. Le premier avril 2008 exactement :

« Peut-être en compensation de ce vague à l'âme permanent du déracinement, l'exilé n'a pas de quotidien. Il observe, il boit, il touche, il interroge son monde. Rien ne lui est familier au point de devenir invisible. »

Le lendemain, je lis, à propos de Pierre Loti :

« C'est parce que le monde se dresse dans des repères vierges et neufs qu'il devient objet d'écriture. »

Alors, je n'allais pas changer une ligne. J'allais commencer comme ça.

2

DIRECTION TERESPOL

Peut-être en compensation de ce vague à l'âme permanent du déracinement, l'exilé n'a pas de quotidien. Il observe et il interroge son monde. Rien ne lui est familier au point de devenir invisible.

Pour prix de cette pointe de mélancolie qui discrètement musarde dans son air du temps, il semble immunisé contre la lobotomie des habitudes.

Tellement que les gens sont moins lourds sur le décor des jours. Parce qu'ils se font tous artistes en racontant le monde avec des mots à eux, déclinés dans leur musique propre, comme s'ils réinventaient spontanément ce monde ou comme s'ils s'en amusaient.

Une tournure plaisante par exemple, nous fait rire, dans notre langue, par son sujet et par la singularité parfois grotesque des mots dont elle se compose. Brillant comme des couilles de chat, ça m'a toujours fait rire. C'est mon mécanicien, un copain et un maître dans son art, qui disait ça chaque fois qu'il exhibait une pièce qu'il venait d'astiquer au gas-oil.

Les Polonais disent *blyszczący jak kocie jaja*. Ça veut dire exactement la même chose, au mot à mot près, les mêmes petites couilles ridicules et lustrées des mêmes mistigris. Et ça les fait rire, les Polonais.

Pas moi. Je ne comprends même pas qu'on puisse rire avec des sonorités pareilles, dans lesquelles je n'entends ni brillant, ni couilles, ni chat.

C'est ça être un étranger. Ne pas rire quand il faut et être saisi par ce que personne ne voit plus.

Depuis Varsovie, il faut partir résolument vers l'est. Quelque deux cent kilomètres en suivant toujours direction Terespol. C'est une route tout droite et c'est un pays plat. D'ailleurs, Pologne, c'est ce que ça veut dire. Pole, les champs. Quand on dit simplement les champs, même chez nous autres, on voit de mornes étendues. Des champs qui seraient bombés, on dirait des collines. Des qui seraient creux, on dirait des vallons.

Mais cette platitude-là n'est pas maussade. Elle ne procure pas ce désarroi du vide où le regard porte aussi loin que l'horizon vaincu par la distance, quand il s'enfonce, échine courbée, dans la terre avec le ciel qu'on dirait qu'il prend appui dessus. Avec aussi cette lumière nerveuse des plaines qui ne fournirait pas à arroser toute cette surface monocorde et

qu'elle se dépêcherait comme si elle craignait que la nuit ne la surprenne avant qu'elle n'ait réussi à vider toute l'énergie accumulée dans ses lampions.

Avec de grands oiseaux de proie. Des buses et des milans à la queue fourchue, l'envergure déployée là-haut sur la tiédeur des courants. Pas un battement d'ailes dans leurs lents tournolements ascendants et leur œil en feu qui guette le moindre mouvement rampant de toute cette immobilité attentive.

Pour moi, le mot plaine désigne instinctivement l'avant Chartres, sur la nationale 10. Longtemps je suis passé par là pour aller jusqu'à Rouen via Evreux et je traversais ces grands espaces matinaux faits de labours, de blés naissants, blés en fleurs ou en épis ou alors chaumes dénudés. Là-bas, la terre est plate comme une galette blonde et la cathédrale est si haute qu'on n'en aperçoit que les toitures oxyde de cuivre. Elle est à droite, puis devant, puis derrière, posée sur les champs, étonnamment solitaire. Il n'y a pas de ville autour. Il y a les toits d'une cathédrale et il y a la plaine. C'est tout. Pendant des kilomètres, ce gros monstre verdâtre échoué sur les blés vous suit du regard.

Zola s'impose à l'esprit du passant.

Ça, c'est la plaine. Mais ça n'est pas la Pologne. Ici, quoique la géographie soit à cent quatre vingt degrés, elle est sans cesse interrompue, brisée menue et divertie par la forêt de pins

et de bouleaux et les chemins y sont creux comme ceux de nos vieilles montagnes. À chaque entracte du boisement, se déroulent les prairies sillonnées d'une rivière que je me demande bien comment parce qu'une rivière, il lui faut une montagne quelque part pour prendre son élan et que celles-ci, fluettes comme des rus, ne semblent pas venir de si loin, du plein sud où il y a des montagnes. Ou alors elles naissent de la terre elle-même, une terre saturée de neige fondue. Et cette terre a une petite pente, forcément, pour que ruissellent les larmes du printemps.

Direction Terespol, donc, sur la platitude boisée. On ne traverse qu'une seule ville, assez moche, difficile, Minsk, et même que j'ai entendu de mes visiteurs abusés par le nom et s'interroger d'être arrivés si loin déjà, au cœur de la Biélorussie. Ça n'était pas de grands géographes. Ce Minsk-là n'est qu'à une quarantaine de kilomètres de Varsovie. Un rapide coup d'œil sur la droite pour un vestige curieusement épargné par l'onde de choc de la chute du mur, un monument contondant, une sorte de tige, avec en haut la faucille et l'étoile rouge. C'est tout. On est pressé de traverser cette ville que les camions encombrement.

C'est indiqué sur les panneaux avec un BY au-dessous de son nom : Terespol sur laquelle nous filons est la ville frontière avec la Biélorussie. De l'autre côté, elle s'appelle Brest et c'est

une forteresse. Comme son nom l'indique, me dit-on. Ça me fait le sourcil dubitatif, moi qui me pique de toponymie. Brest en Bretagne, oui, un château, une forteresse, une place forte, une hauteur. D'accord. Mais comment le mot, en vieux breton *bri*, en gallois *bre*, en gaulois *briga*, aurait-il essaimé jusqu'ici ? Il me semble que ça n'est pas dans ce sens que se sont effectués les grands mouvements migratoires. Je le sais bien, moi qui suis À un exilé à l'envers. Mais je me laisse dire quand même. Ça me fait du bien d'entendre ça si loin de la mer.

En tout cas c'est bien dans cette ville forteresse que Lénine signa la fin de l'engagement de la Russie dans la première tuerie mondiale. Elles s'appelaient alors Brest-Litovsk, Brest de Lituanie, quoique située dans le royaume de Pologne confondu à la Lituanie par l'union de Lublin.

Oui, c'est un peu compliqué tout ça.

Mais la Pologne sur la carte de l'Europe, c'est une goutte de mercure sur une toile cirée. Nous allons à sa frontière orientale et on ne peut décemment évoquer les frontières de ce pays, encore moins ceux qui y vivent et leurs paysages, sans en évoquer les instabilités, tantôt grignotées au nord par les Prussiens et leur exigence d'une Prusse orientale ouverte sur la Baltique, tantôt au sud par les appétits des Austro-hongrois, tantôt à l'ouest par les insatiables Prussiens encore, et ce depuis le Saint Empire germanique, et enfin à l'est par les tsars, puis par les

bolchos, et finalement, jusqu'à un nouveau sursaut toujours possible et toujours caractériel des puissants, par l'ogre Staline dictant sa loi à Yalta.

Cet incessant vertige d'un pays charroyé au gré des vents de folie, il est partout lisible encore. Une sorte de virtualité flotte autour des hommes et des choses. Ici on est slave, avec une pointe de désabusement, un laisser-aller sympathique, un laxisme de bon aloi, comme si toute cette nonchalance n'était qu'un regard absent jeté sur les choses d'un monde nouveau mais encore et toujours éphémère.

On est difficilement adulte quand le berceau des racines n'arrête pas d'avoir la tremblote.

Mais revenons à Lénine en même temps que nous roulons vers l'est. Dans l'urgence, qu'il signa son traité de Brest la lituanienne. Il avait d'autres chats domestiques à fouetter, le gars. Les armées des empires centraux avaient de surcroît pénétré déjà très loin en Ukraine et en Biélorussie et même avalé les Pays Baltes. Le rusé Lénine s'était fait rouler comme un débutant. Pour avoir la paix nécessaire à ses entreprises intérieures, il devait en effet concéder tous ces territoires. Pour la Pologne, rayée de la carte depuis un siècle et demi bientôt, la Prusse s'adjugeait au passage, comme ça, en guise d'amuse-gueule, la part du gâteau dont jouissait jusqu'alors le tsar déchu. Perfide, la Prusse. Alors, Vladimir, tu ne vas quand même pas nous ré-

clamer l'héritage expansionniste du tsar honni ? Ben non... Difficile en effet de prétendre déjà aux mêmes ambitions hégémoniques du despote, à qui l'on doit tout, finalement, puisque on n'est entré sur scène qu'en tant que son contraire déterminé.

Plus tard, Lénine ayant retrouvé ses esprits qualifiera ce traité de honteux. Bien inutilement. L'histoire immédiate se chargera de gommer la honte : les empires centraux écroulés, la Pologne renaît de ses cendres et ledit traité est caduc. Brest redeviendra pour un temps polonaise, *BrzeŚĆ nad Bugiem*, Brest sur le Bug. Vingt ans exactement. Parce que Staline, fort des avancées victorieuses de ses armées jusqu'à Berlin, impose que Yalta entérine son hold-up du 17 septembre 39 qui, avec les armées nazies, prenait la Pologne entre deux redoutables tenailles. Il impose aussi, le petit père des peuples, que soit carrément décalé vers l'ouest tout le pays, comme un pion avec lequel on joue sur le grand échiquier des diplomaties. Echec et mat. Qu'on se pousse un peu ! De l'air ! Il me faut de l'air de ce côté-ci ! Et à l'autre bout, à l'ouest, vous n'aurez qu'à amputer sur l'Allemagne défaite, si vous tenez absolument à faire de ces contrées un pays avec un nom et des bornes. Place pour l'Opération Vistule ! La déportation, la transplantation de millions de Polonais de Biélorussie et d'Ukraine actuelles, vers l'ouest, beaucoup sur Wrocław emprunté à l'Allemagne. Des

Polonais qui regardent toujours le lever du soleil avec envie. Comme on regarde la maison dont l'huissier vous a chassé.

Tout cet honteux chambardement, toutes ces familles arrachées aux bras qui les tenaient debout, avec la complicité seraine des grandes démocraties qui clignent des yeux, qui opinent de leurs chefs auréolés et qui voudront donner bientôt des leçons de stabilité et de morale politique partout dans le monde.

Terеспol, donc. Sous les ponts coule le Bug. Frontière indomptée, fougueuse, aux méandres incertains. Nous voilà enfin dans sa vallée, à quelques kilomètres des pointillés politiques et virtuels des limites européennes.

On le sait maintenant : Varsovie était une porte qui ouvrait sur les premières marches de l'Orient.

La Pologne B, comme ils disent.

Parce que pour la A, il eût fallu ouvrir la porte dans l'autre sens. Rebrousser chemin.

3

DES CHEVAUX POUR LA GUERRE ET LA PAIX

L'automne flamboie. Le jaune des bouleaux, le vert des pins et le rouge des chênes se disputent la vedette. Une huile au couteau. Une palette épaisse et si rude qu'il faut prendre du recul, sortir un peu de soi pour en goûter tout le langage. Pas comme cette aquarelle subtile de nos rivages où les vapeurs océanes diluent les couleurs et liquéfient la lumière qui ruiselle dans l'espace vide d'entre les choses, mais aussi sur ces choses elles-mêmes et sur nous-mêmes. Les paysages de bords de mer fusionnent le spectateur et le spectacle dans un même flux réfléchissant le monde.

Les paysages continentaux, eux, sont plus extérieurs, modelés par la terre et par une intelligence rustique entre les arbres. Le bouleau est un pionnier. Il arrive le premier au gré d'une saute septentrionale du vent et il dit que c'est là qu'il faut planter une forêt, que le sol est riche et que le sable est assez stable. Le Polonais est un forestier. Il sait lire entre les troncs. Il souscrit aux indications du bouleau et plante là les

pins qui feront des maisons, des granges, des fermes et des clôtures. Les forêts de l'est sont les gisements des bâtisseurs.

Le chêne rouge cependant a observé tout ce manège. C'est un erratique, un apatride, on ne veut pas trop de lui ici, trop lent, beaucoup trop flâneur dans sa croissance. Alors il s'incruste, passager clandestin des essaimages, magistral parasite des sylvicultures, arbre de proie.

Tout ce muet panachage de l'éclaireur du nord, du pin de construction et du bel intrus sans papiers, accompagne de lumière la route où cahote un cheval. Il est attelé à une sorte de carriole étroite tout en longueur, avec deux essieux, celui de l'avant savamment articulé. Deux sacs de blé dur y bringuebaient. Ils s'y promènent exactement. Derrière la carriole, piaffe le Renault flambant tout neuf d'une société ouverte au soleil couchant, PTAC quarante tonnes, en route vers la construction des paysages nouveaux, un demandeur d'autoroutes, un qui n'aura que faire de la lecture des bouleaux. Car les époques ici se côtoient sans s'agresser, ne se poussent pas du coude, se superposent comme les sédiments, se font des signes, sans moquerie, sans marque de supériorité et sans dédain. On sait bien que tout ça, ça va, d'accord, mais que ça peut venir aussi et on a l'air de penser qu'on ne sait pas trop bien qui, du cheval ou du Renault PTAC quarante tonnes, est finalement à contretemps.

Les champs sont immobiles. On dirait que personne ne vient les éventrer et les bousculer dans leur torpeur. Ils sont comme des trapèzes, c'est pas pratique, un trapèze. Ils sont comme des triangles, ça a des angles aigus difficiles à entretenir, les triangles. À des quadrilatères difformes et sans angles droits, qu'ils ressemblent parfois. Rarement, très rarement, ils sont ces rectangles pragmatiques des grandes cultures de l'ouest et qui, vus d'avion, dessinent si bien la terre en un jardin impeccablement entretenu, un jardin à la française.

Nous sommes en route pour Janów Podlaski. Par association d'idées contraires, un vieux copain oublié depuis quelque trente années déjà, surgit dans ma mémoire tandis que je regarde le silence des champs et qu'on dirait bien que ce sont les arbres qui commandent ici et pas eux, les champs. La lisière des bois dessine celle des cultures. Pas l'inverse. Mon copain un peu agriculteur, raisonnablement écolo, passablement anar, résolument fêtard, superbement enjoué et terriblement humain, c'est au sud qu'il habitait, sur la plaine toulousaine bousculée par le vent d'autan, le vent qui rend fou.

Il cultivait le maïs sur des terres qu'il avait en location. Mais tout le monde ici cultivait du maïs. La plaine immense n'était qu'un affligeant tapis de maïs. Alors je lui demandai un jour comment il faisait pour retrouver ses billes dans cet océan monocorde, monochrome, monopoliste, monozygote, mono-

tone, mono tout, de maïs. Il dit que c'était simple : il semait et récoltait toujours le dernier. Quand tout le monde en avait terminé, quand cette immense étendue enfin mise à nue sous les désolations de novembre ne présentait plus qu'une parcelle ridiculement isolée en son beau milieu, c'est que c'était forcément à lui. Ce que les autres n'avaient pas moissonné.

Je crois qu'il a fait faillite.

C'est ce que font toujours les hommes qui, sous nos cieux, n'entendent rien à l'hégémonie des vastes jardins.

À intervalles réguliers, nous doublons une vache attachée court à un pieu. Elle broute l'herbe du fossé à grands coups de langue râpeuse. Elle a de lourdes plaques de bouse séchée sur les cuisses et deux os saillants de chaque côte de la queue. L'herbe du fossé est à tout le monde et les champs sont trop maigres. Ou alors le propriétaire de la vache n'a pas de champ. Toute sa richesse est là dans cette vache en fragile équilibre sur un talus. C'est sa crèmerie. Son lait, son beurre, sa crème fraîche et sa raison de vivre au quotidien quelques heures qui lui sembleront utiles. Je pense aux stabulations, aux productions industrielles du lait, aux quotas, aux politiques de Bruxelles, aux prophylaxies vétérinaires et aux farines carnées. D. me dit qu'il y a quelques-uns de ces grands troupeaux dans la région,

les fermes d'État de l'époque communiste, prestement reconverties en entreprises privées. Le plus souvent par un ancien directeur qui a mis son savoir-faire au service du nouveau vent. C'étaient de vastes coopératives, moins rigides cependant que le kolkhoze. Les logements y étaient tout de même collectifs, conçus pour plusieurs familles de paysans, et aujourd'hui ces petits immeubles grisâtres de trois ou quatre étages, lépreux, isolés, dégoulinants de tristesse et d'échecs, moribonds que la pluie noircit et que la lumière rend plus abjects encore, maquillent la pleine campagne à intervalles réguliers, comme des pustules incongrues, là où on ne s'attend vraiment pas à voir une sorte d'HLM de plein-vent, au détour d'un chemin de sable, à l'orée d'une forêt, aux abords d'une prairie. On dirait des morceaux éparpillés de nos cités d'urgence, cités de la misère et du lumpen, construites à la hâte et à l'ombre de nos grands ensembles ouvriers du début des années soixante.

Je regarde ces champs silencieux, ces quelques vaches éparpillées une par une pour quelques litres de lait familiaux, des vaches du néolithique. Je regarde ces arbres en feu de la forêt panachée, ces maisons en bois exactement comme je m'imaginai les isbas et ces vieilles femmes accroupies devant qui nous voient passer d'un œil évanoui et je me dis que j'ai devant moi un monde qui a connu mes espoirs frelatés de jeune

lycéen, un monde qui a vu le communisme et qui n'en dit pas plus que ça.

Ces vieilles femmes-là ont vécu Staline. Je me demande ce qu'elles en pensent, de leur jeunesse. Le dictateur disait que vouloir installer le communisme en Pologne, c'était vouloir mettre une selle à une vache. Se sont-elles laissées seller, ces vieilles dames ? Etaient-elles des rebelles ou des communistes ? Ou bien s'en foutaient-elles de tout ce charabia et qu'elles ont simplement vécu leur vie de femmes polonaises de l'est, à cheval sur deux mondes, la terre sous leurs pas encore toute tremblante et toute fumante des grands assassinats de l'histoire ? Que savent-elles de notre automobile qui passe et d'un monde qui leur a filé entre les doigts ? Elles ne sont probablement jamais allées plus loin que le bout de cette rue ou la profondeur de ces champs, mais elles sont allées où je n'irai jamais. Au bout de l'histoire.

J'ai souvent dit qu'ayant marché à l'envers, d'ouest en est, je goûtais ici les charmes succulents d'un retard accumulé sans avoir eu à en souffrir les désagréments, le pays bouclé derrière le rideau de fer et fermement bâillonné, les étalages quasiment vides, juste pourvus du strict nécessaire, même si je sais que la dérive communiste a été un peu moins tyrannique ici que dans les autres pays du pacte de Varsovie. L'agriculture, par exemple, n'y a pas été entièrement collectivisée. Les petits paysans y

avaient gardé leur maigre lopin en propriété privée et ils y ont vivoté tant bien que mal. En autarcie, sans doute. Pourquoi ? Je ne sais pas. Norman Davies dans son Histoire de la Pologne en donne quelques explications qui ne me satisfont pas vraiment. Il dit par exemple qu'on peut conduire un Polonais jusqu'à la rivière mais qu'on ne peut pas l'obliger à y boire de l'eau. Et un Tchèque alors, ou un Roumain ? Peut-être parce qu'on ne met, effectivement, pas une selle à une vache. La métaphore de Staline était pourtant à caractère on ne peut plus méprisant.

Je trouve donc, voulais-je dire, cette campagne polonaise belle parce que pas encore aplatie par le rouleau compresseur des productions hystériques, pas encore lacérée par les réseaux autoroutiers, pas encore dévorée par la ville industrielle, dortoir, friande de nœuds de rocade, de ponts et de béton.

Cette campagne ressemble à la campagne de mes premières années, à mon berceau, avec une agriculture vivrière, des petits champs clôturés de haies, des chevaux, des volailles à l'épave et des gens nonchalants. Je la ramène à moi, à mes nostalgies, à la recherche de mon temps perdu. C'est immoral sans doute. Mais à tout bien considérer, ça ne veut rien dire quand je parle de retard aux charmes désuets. Car c'est quoi le retard en économie ? Le retard sur quoi ? Sur des plaines réduites au silence des oiseaux par des fous furieux qui arrachaient il y a quelques années encore tout ce qui entravait d'un centimètre

l'envergure de leurs semoirs et qui réclament aujourd'hui qu'on les paie pour replanter des haies ? Le retard sur une récolte faramineuse de tonnes et de tonnes de céréales poussées sur des engrais, tellement d'engrais que le sol n'est plus qu'un support relatif, qu'il pourrait tout aussi bien être du carton, du papier, du bois pourri, de la merde de chat, pourvu qu'il soit malléable ?

Mon voisin paysan dit qu'il récolte bon an mal an, trente-cinq, quarante quintaux de blé à l'hectare. Il en cultive sept. J'ai la bouche bée comme un âne bêté. Quarante quintaux, c'est pas bien ? qu'il dit, mon voisin, un peu vexé. Je dis que les exploitants agricoles de France, du moins ceux de la côte atlantique, parviennent à quatre vingt-dix, voire cent quintaux. Il rigole, le voisin. Il me prend soudain pour un hâbleur qui aurait la nostalgie de son pays et qui verrait tout en rose des choses de là-bas. Je persiste et j'enfonçe le clou : En plus, ils ont au moins chacun cent hectares à moissonner. Ça, j'en suis pas sûr mais j'annonce de gros chiffres pour qu'il mesure le schisme qui le sépare de ses soi-disant copains de la famille européenne. Mais qu'est-ce qu'i font de tout ça ? Du savon, de l'huile, du rouge à lèvres, des crèmes. Tes gorets en crèveraient de bouffer leur richesse.

Alors, retard sur quoi ?

Du retard parce qu'il n'y a pas d'autoroutes ? Immoral jusqu'au bout, que je suis, parce que j'espère qu'il n'y en aura jamais, d'autoroutes. Et ça fait hurler Marian, un copain francophone et francophile convaincu. Un égoïste, que je suis ! Parce que, nous, à l'ouest, on a construit des milliers de kilomètres d'autoroutes qui ont détruit des bois, des vallons, des marais, des vallées, des écosystèmes, qui ont détourné des cours de rivières, sans être emmerdés et maintenant qu'on a à peu près fini, on pond des normes, on pond Natura 2000 et on nous empêche de nous équiper convenablement !

C'est un peu vrai... C'est une question d'arriver à l'heure ou pas au rendez-vous des grandes prises de conscience collectives. In petto, ça me fait penser, sur une échelle sans commune mesure, aux pays qui ont fait péter des bombinettes à tout va pour leurs essais nucléaires, un peu partout dans le monde, Mururoa pour la France, des pays qui ont bien empoisonné pour des milliers d'années leur coin de terre, et qui, une fois bien mises au point leurs armes apocalyptiques, ont tout d'un coup crié aux autres : Stop ! On arrête de jouer avec cette saloperie, c'est trop dangereux, vous ne savez pas faire, vous n'êtes pas adultes, vous en feriez mauvais usage ! Parce que nous, superpuissances nucléaires, c'est pour en faire bon usage ? C'est pour nous défendre. Ah ? Et les autres, ils peuvent pas se défendre ? Personne ne les attaque. Ah bon ? Et nous, on nous atta-

que ? On pourrait nous attaquer. Avec des fourches alors, ou des manches de pioches. C'est ce qu'on appelle l'équilibre mondial. Je ne réclame pas qu'on généralise l'arme nucléaire. J'eusse aimé que personne ne l'eût jamais.

Pour en revenir à l'indignation de Marian, je dis quand même que j'espère simplement que le développement sera ici plus intelligent que chez nous parce qu'il aura su lire nos erreurs et nos massacres. Farouche, il poursuit que nous avons eu le plan Marshall, nous autres. Eux, ils risquaient pas de l'avoir. Marshall reconstruisant Staline....La Pologne est pourtant le pays au monde qui a payé, au niveau de la destruction humaine et matérielle, le plus lourd tribut à la guerre.

Des autoroutes pour quoi faire ? Pour aller où ? Il me semble que je suis déjà au bout d'un monde et il est trop tard pour être au commencement d'un autre.

Et puis le retard, il est ailleurs. Il est dans les têtes et il surgit par les regards. Il est un retard de vaincu par les chaos de l'histoire. Plus grand-chose à attendre des hommes, ici. Alors on se tourne vers le ciel. Qui en prend à son aise. Et qui aplatit lesdits hommes face contre terre.

Posé sur la frontière, Janów Podlaski est au parc naturel de la vallée du Bug ce que Coulon est au marais poitevin, le four-

millement du tourisme vert en moins. L'eau aussi, bien qu'elle soit partout présente mais dissimulée dans la forêt, dans les fossés et les étangs. La forêt humide est un biotope exceptionnel en Europe, mais fréquent ici. Ça donne les cigognes et les grues du printemps, les moustiques exténuants de l'été, les brouillards des sous-bois l'automne et rien l'hiver. Que de la glace engloutie sous la neige.

Nous allons à Janów parce que je veux visiter le haras, le plus grand du genre en Pologne. En fait, j'ai lu son histoire étroitement liée, comme tout ici, à celle du pays, elle-même sanglante grille de lecture des grands antagonismes de l'Europe. Et puis j'aime bien les chevaux. J'ai donc lu l'histoire. Je veux la voir au présent.

Nous sommes sous la botte d'Alexandre 1er, tsar de toutes les Russies. Napoléon quant à lui n'est plus qu'un nabot boursoufflé dictant ses mémoires sur un rocher anglais harcelé par les tempêtes. Ici Napoléon est un héros, un libérateur. Sa grande armée, son bicorne et son ulcère à l'estomac, ornent parfois les murs de telle ou telle salle, publique ou privée. On lui voue reconnaissance éternelle pour la création du grand Duché de Varsovie, un éclair d'espoir sous les ténèbres qui asphyxiaient le pays. Et puis, son idylle avec Madame Walewska reste un grand fait divers de l'histoire et qui alimente encore les points de vue. Walewska femme simplement aimante ou pa-

triotte acharnée se sacrifiant pour séduire le vainqueur des Prussiens, des Russes et des Autrichiens et le convaincre ainsi d'ordonner que l'étau soit desserré ? Si on ne peut évidemment dire si la première de ces femmes a été comblée, on peut affirmer néanmoins que la seconde a échoué.

Héros ou pas, les guerres de Napoléon ont massacré les hommes par milliers et, sous eux, entre leurs jambes, tous les chevaux de l'Europe de l'est. L'Aigle une fois abattu, il n'y a pratiquement plus une seule bête chevaline sur tout le territoire russo-polonais et un pays sans chevaux, c'est un pays désarmé. Un oukase du tsar ordonne donc en 1817 que soit créé à Janów un haras de reproduction de chevaux arabes, anglais, perses, turcs, danois et autres, prélevés sur ses propres troupeaux.

C'est donc ici.

Nous descendons une petite route fort ombragée et nous pénétrons dans le haras par un portail assez étroit. On dirait une vaste propriété seigneuriale. En fait, c'en est une, mais d'État. J'apprendrai bientôt que ce haras c'est aussi une exploitation de plus de 2000 hectares, dont une moitié en pâtures et l'autre en terres cultivées de céréales et plantes fourragères.

Il flotte dans l'air cette odeur tiède des bestiaux, de la paille et du foin. D'énormes tilleuls bordent les allées et des prairies s'étirent tout alentour, entrecoupées de haies sauvages.

De magnifiques pur-sang y broutent. Les écuries sont de belle facture aussi, des bâtiments blancs où le soleil oblique irradie. On les dirait posées un peu n'importe comment dans toute cette végétation déclinante, haute en couleurs. Un ordre doit y présider qui m'échappe.

On m'explique. Chaque écurie a son histoire et sa fonction. Là, sont les jeunes, là, les mères, là, les étalons, là, les vieux qui ne servent plus à rien, là, l'infirmier vétérinaire, là, la maternité. Plus loin, un peu à l'écart, c'est le cimetière. Dans un bois. Avec d'énormes pierres rondes, presque des mégalithes, chacune portant une plaque. Reposent ici les plus célèbres chevaux de Janów, ceux qui ont gagné des concours prestigieux. Les imperfectibles de la forme et du mental. Les absolus de l'eugénisme chevalin. Je calcule qu'un cheval vit en gros de vingt à vingt-cinq ans.

J'écoute le garçon blond avec des taches de rousseur qui nous a pris en charge et nous guide. Ses phrases interminables sont faites de mots rapides. C'est ce qu'il me semble. Je le regarde. Je compte ses dents. Deux en bas, trois ou quatre en haut. Ses yeux sont ceux de la bonne humeur et de la gentillesse. Il fait de longues pauses pour que D. ait bien le temps de me traduire. Les cataclysmes de l'histoire, des que j'ai appris, qui se sont passés chez nous aussi, et d'autres spécifiques à ce coin de terre, hantent le lieu. Je me dis que c'est bien nor-

mal. Guerre, conquête, occupation, attaque, révolte, tout ça eût été impossible sans les chevaux. Je jette un coup d'œil sur le troupeau qui pâture paisiblement, à deux pas de nous, de l'autre côté de la clôture. Au moins, ils ne font plus la guerre, ceux-là. Ils ne finiront pas éventrés par un boulet de canon sur un champ de bataille gargouillant de sang. Ils sont là pour assurer la pérennité de la race et pour les concours de la beauté pure. De l'art pour l'art en somme. Des hommes du monde entier viennent acheter de ces spécimens aux grandes ventes aux enchères du 15 août. Des riches et des célèbres, dont Charlie Watts. Grâce à Alexandre 1^{er}, ou plutôt grâce à Napoléon exterminateur de chevaux, qu'il a de beaux étalons, le batteur des Rolling Stones ! Ça relativise drôlement les relations de causes à effets en histoire. C'est ça le monde des hommes. Leurs ambitions et leurs appétits pétrissent les choses. Hier ces chevaux n'avaient de valeur qu'en tant que des armes pour tuer, attaquer ou se défendre. Ils sont aujourd'hui des objets d'art, trots particuliers, queue levée, naseaux comme ça, sabots comme ci et leur race n'est pérennisée que pour la beauté minutieuse des critères de perfection, invisibles à l'œil du néophyte. Ils sont des icônes.

De deux choses l'une, expose le garçon à la denture approximative : Pendant les guerres, les chevaux sont laissés à

l'abandon ou alors ils sont réquisitionnés pour le transport et le champ de bataille.

Je me demande si ce brave gars est content de nous expliquer, à moi surtout venu de si loin pour l'entendre, ou s'il est pressé d'en finir et de s'en retourner au vif de son sujet, les chevaux présents. Il y a un décalage énorme entre cet homme qui s'occupe chaque jour de chevaux bien en chair, et moi qui veux qu'il me parle des chevaux morts il y a deux siècles. Je trouve qu'il parle vraiment vite. Ça doit être terrible pour lui qui raconte en sachant pertinemment que je ne comprends rien. Je me demande aussi si ce n'est pas pour tout ça qu'il parle si vite. Il fait confiance à ma traductrice. Pourtant, quand il parle, c'est moi qu'il regarde. Comme s'il avait deviné que c'était moi qui avais voulu venir là. Comme s'il pensait aussi qu'une jeune et belle compatriote, ça s'en fout complètement des grandes tueries de l'histoire du cheval.

La première étape du développement du haras s'achève après l'insurrection patriotique de 1831, qu'il dit.

Terribles émeutes. À l'ouest, on ignore à peu près tout de ces révoltes armées du peuple polonais pour tenter de retrouver sa carte d'identité. Il y eut celle de 1863. Toutes les deux sauvagement réprimées dans le crime et le sang. On dit parfois que les Polonais sont paranos, en-dessous, renfermés. Qu'on y regarde à plusieurs fois. J'imagine les Français avec leur pays

rayé de la carte et leur langue interdite pendant cent vingt-trois ans. J'imagine l'humiliation transmise de générations en générations, nous qui n'avons pas tout pardonné des guerres de cent ans aux Anglais ! En plus, les Polonais ne sont pas comme ça. Ils sont ailleurs. Il me semble que les exigences du monde moderne ne pèsent pas lourd sur leurs épaules. Ça les rend inciviques, tricheurs impénitents, la désobéissance érigée quasiment en devoir moral. Car elle fut longtemps liée à la survie, la désobéissance.

En 1831, donc, pas question de laisser à la portée de ce peuple de quoi équiper tout un régiment de cavalerie rebelle. Le tsar ordonne la fermeture du haras qui ne sera rouvert que cinquante ans plus tard.

Le guide ne dit ni pourquoi ni par qui. Peut-être l'ignore-t-il lui-même. Il fait une pause le temps de la traduction. Il ajoute cependant – je l'apprendrai un peu plus tard – avec un geste vague en direction du rideau d'arbres situé à quelque deux cents mètres et qui marque la fin du territoire polonais, que les Russes ne changeront jamais. Poutine est un salaud de tsar. Il en veut terriblement à Poutine pour l'embargo sur la viande polonaise. Il me semblait effectivement avoir entendu Putin. Mais je ne pouvais pas faire le lien avec les chevaux. D'ailleurs, il n'y en avait pas. C'est souvent comme ça. Ça

tombe comme des cheveux sur la soupe. Comme les félonies de l'histoire sur le destin.

La première guerre mondiale, première grande tuerie de l'ère industrielle. Les Polonais ne parlent souvent que de la fin. Le 11 novembre, la Pologne renaît de ses cendres. C'est la fête nationale. Ça m'a surpris et même choqué au début, le drapeau blanc et rouge pavaisant un peu partout aux balcons des immeubles et aux fenêtres des maisons. Outre mon aversion pour les drapeaux, dans le froid de novembre ils claquent triste, ces étendards. Mais j'ai intégré par la suite cette idée que pour un Polonais, le 11 novembre c'est le réveil d'un coma de plus d'un siècle. Le traumatisme est toujours douloureux. La plaie est refermée mais la cicatrice est sensible encore. Je ne sais pas si c'est bien, ces drapeaux. Je ne sais pas si ça nourrit un sentiment nationaliste, toujours dangereux, ou un sentiment humaniste, toujours de bon augure, qui prévient que « plus jamais ça. » Je ne peux pas en juger. Je viens d'un pays où les gens ne mettent plus depuis longtemps un drapeau à leur fenêtre.

Je dis qu'ils ne parlent souvent que de la fin parce que cette guerre, ils l'ont faite sous des drapeaux, justement, qui n'étaient pas à eux. Enrôlés dans les armées des empires centraux. Les mineurs émigrés dans le nord de la France et victimes du racisme parce qu'ils étaient, forcés, apatrides et contraints, du côté de l'ennemi, en ont su quelque chose. Ils ont bu

deux fois la même honte, violés et accusés du viol. Je pense souvent à ces hommes, exilés de la tristesse infinie. J'y pense avec tendresse. Comme si ça pouvait réparer quelque chose de la connerie humaine !

Pour notre haras, plus de chevaux à partir de 1914. Tous en première ligne. Pas un seul ne reviendra du carnage. Et puis ça va vite. Peut-être le guide se lasse t-il. Ou alors il doit rejoindre maintenant son service au pansage des bestiaux car je vois là-bas les troupeaux qui traversent les prairies en galop serré, soulevant la poussière et aiguillonnés par des gars qui lèvent les bras au ciel, lancent de grands cris et les poussent vers les écuries.

Le guide saute à 1939. Comme si pendant cette courte période où la jeune Pologne s'exerçait à l'autonomie, le cheval n'existait pas ou alors n'avait de rôle que pour brouter l'herbe des prairies. Un écureuil gambade sur un vieux tronc, sa dernière sortie avant les neiges de l'hiver, nous dit le garçon d'écurie. Il dit aussi qu'il y en a beaucoup ici.

Premier septembre 1939, les chars du putois le plus sanguinaire et le plus désaxé de l'histoire du monde enfoncent la frontière occidentale de la Pologne. C'en est fini de la liberté polonaise. Elle aura duré vingt ans. Vingt ans de liberté depuis 1775. Si on songe à la suite des événements et comment les Alliés l'ont vendu ensuite à Staline, disons que le drapeau rouge et

blanc, jusqu'alors, a flotté librement 40 ans depuis Louis XV et Voltaire ! On comprend mieux que les jours de fête, il ait du mal à s'embrasser librement et en public avec l'autre, le bleu auréolé d'étoiles.

Alors les chevaux lentement partent en exode. Direction plus à l'est, dans l'actuelle Ukraine où tous finiront par crever de froid et de faim. L'infâme croix nazie flotte cependant sur Janów, bientôt remplacée par la faucille et le marteau. Et ainsi de suite, jusqu'à cet après-midi d'automne parmi les pur-sang destinés aux ventes aux enchères pour milliardaires.

L'histoire traverse mon présent à dos de cheval. Ses drames, ses politiques sanglantes, ruissellent par les mots rapides et chuintants d'un jeune homme.

Un Polonais qui raconte, sans haine et sans passion, comment le cheval de Janów Podlaski est aussi un livre ouvert sur sa mémoire.

4 L'HOMME DE GNOJNO

Une idée peu à peu s'était imposée à nous. Ecrire un ouvrage qui serait une manière d'ouverture pour cette région de la Podlachie du sud longtemps garrottée sous les armes des différents envahisseurs. Un ouvrage pour francophones voyageurs et curieux. Pas exactement pour le touriste et ses vains loisirs, sa carapace de certitudes et sa convoitise pour les sensations nouvelles ou les cultures fort contrastées. Celui-là s'ennuierait à mourir ici et ne transmettrait au final que l'image de sa propre désolation.

Nous aurions voulu nous adresser à des engoués d'histoire et de géopolitique, soucieux de lire les hommes et leurs paysages, d'en défragmenter le présent par impulsion de la mémoire. Des voyageurs qui seraient venus pour palper les lieux comme autant d'images d'archives, à la recherche d'un lyrisme somme toute assez proche de celui qui anime l'archéologue.

Pour connaître et se faire connaître. Ouvrir une porte à double battant.

Alors de village en village, de petits monuments en petits monuments significatifs, d'églises en bois en églises en bois, de cimetières orthodoxes en cimetières uniates, juifs ou mahométans, en proie aux halliers ou sommairement entretenus, de chemins creux en chemins creux, de forêts tragiques en forêts tragiques, partout où les luttes et les drames avaient laissé leur empreinte, nous avons fureté, interrogé, accumulé des notes et stocké des photographies.

Nous n'avions pas négligé les charmes environnementaux. La vallée du Bug est un tableau exceptionnel et la rivière est la dernière en Europe dont le cours n'ait pas été dompté ou détourné encore. Elle n'est d'ailleurs européenne que jusqu'en son milieu. Au-delà, elle est biélorusse ou, un peu plus en amont, ukrainienne. C'est à partir de ces froids tourbillons où se faufilent des silures énormes avec des moustaches telles qu'on dirait des éperons, que commence un immense bloc géopolitique qui s'étend jusqu'au détroit de Béring, quasiment de l'autre côté de la machine ronde. Un bloc qui intrigue, qui inquiète, qui fascine l'occidental. Sur l'autre berge, on a déjà un pied dans l'antichambre de Dostoïevski et de Tolstoï. Une autre vision du monde. En cyrillique.

Mais pour charmants que soient ces charmes environnementaux, ils n'atteignent pas les extravagances des chutes du Niagara ou de tout autre grande curiosité de la planète, et plus

de deux mille kilomètres, c'est beaucoup pour des villégiatures aux motivations bucoliques. Pour ça, il y a le Limousin, l'Auvergne, la Corrèze, l'Ardèche.

Qui nous lirait alors et qui viendrait de si loin, seulement stimulé par son appétit d'histoire ? Le découragement s'est immiscé dans notre travail.

Par ailleurs, la Pologne n'est pas exactement le premier réflexe destinataire d'un qui se propose d'aller faire un tour en Europe. J'ai eu l'occasion de le vérifier maintes fois : ce pays souffre d'une réputation complètement fallacieuse de dénue-ment et de délabrement. Ça remonte à la force des images, dont la dernière, celle de l'état de guerre de 1981, est restée très présente à l'esprit du superficiel. Avec ces queues de gens debout sur les trottoirs devant les boucheries et les épicerie aux étals vides. Des images d'Occupation et qui frappent fort.

Si fort et si longtemps que je peux témoigner d'un fonctionnaire en mission ici, il y a quelque temps, haut placé sur l'échelle de la connerie administrative et qui de son minable portable téléphonait à sa fille que si, si, je t'assure, ma chérie, ils ont même des voitures, du téléphone et de l'électricité ! Grotesque jusqu'au délit quand vous savez que cet imbécile était, là-bas où il y a des portables, de l'électricité et des voitures, porteur de responsabilités importantes dans le domaine de l'agriculture !

Ruminant toute cette bêtise des phototypes, une chanson de Renaud m'est revenue à l'esprit, p'tite conne, dédiée à une jeune fille misérablement morte d'une overdose. « P'tite conne, tu rêvais de Byzance et c'était la Pologne jusque dans tes silences. » Quand un pays souffre de telles métaphores de la part d'un artiste qui est loin d'être le plus con et le plus méchant de sa bande, c'est en dire long sur l'inconscient collectif dépréciateur qui pèse sur lui.

Plus près de moi, c'était juste après l'ouragan de décembre 1999, j'étais invité chez un ami. Il n'y avait plus d'électricité, donc plus de chauffage, mais il y avait, en cette période de Noël, la fille de mon hôte vivant d'ordinaire aux Etats-Unis. Fort mécontente de l'inconfort, elle avait dit à son père : Mais c'est la Pologne, ici ! Vexé, qu'il avait été, mon ami.

Tout considéré, nous avons donc fini par ajourner notre rédaction jusqu'à plus ample motivés, sinon l'abandonner complètement,. Et puis, goutte d'eau dans un vase déjà suffisamment plein, des institutionnels auxquels nous nous étions adressés pour financer un peu notre entreprise, des qui avaient pourtant des implications ici, nous ont fermé la porte au nez. Doucement mais résolument. C'était peut-être leur manière d'ouverture à eux.

Outre notre recherche méticuleuses et descriptives des empreintes de l'histoire, nous avons rédigé des chapitres pu-

rement pratiques où nous renseignions le voyageur putatif sur les possibilités d'hébergement. Aussi avons-nous visité, décrit et répertorié tous les *agroturystica* disséminés dans la campagne. Là, devant un thé ou alors devant rien, sinon la langueur d'un après-midi qui passe, la discussion s'engageait, tantôt anodine et tantôt grave.

C'est donc ainsi que j'ai commencé de sillonner ce territoire et ai côtoyé le sentiment de ses habitants.

Comme à Gnojno, à la toponymie quelque peu désobligeante, *Gnój* désignant le fumier. Les mots sentent fort pour ceux qui savent les lire. Moi, ça ne me disait rien du tout, ce petit vocable insignifiant. J'avais assez à faire pour tenter de le prononcer correctement. Aucune image, derrière, ne venait.

Mais D. a prétendu qu'une odeur de lisier flottait effectivement dans l'air bleu et lourd de cet après-midi d'été. Je suis certain qu'elle était manipulée par le nom du bled. Je lui ai dit que c'était la preuve que les mots se lisaient aussi avec le nez puisque mon nez à moi, techniquement le même que le sien, ne sentait rien du tout.

Nous en débattions encore en frappant à la porte du gîte. C'était une petite maison en bois à la sortie du village et peinte en turquoise avec un toit rouge vif. On ne pouvait pas la louper,

nous avait-on dit, un tantinet goguenard. Effectivement, c'était un choix de coloris assez original, quoique de nombreuses maisonnettes, comme ça, le long des routes se plaisent à arborer des tons qui se mordent, comme le jaune citron pour les murs allié à un turquoise rutilant pour le toit. De plus, elle était juchée sur une petite hauteur et surplombait la route de quelques mètres.

Il n'y avait personne.

Mais dans les après-midi de ces villages taciturnes, les nouvelles vont vite. Il n'y a pas mouvement qui vive alentour et il y a des yeux partout. On ne sait où. C'est assez curieux. Beaucoup plus tard et ailleurs, un habitant nous en avait fait la réflexion.

Celui-là possédait une maison complètement isolée au milieu des prairies, qu'on eût dit un ranch texan clôturé avec des planches clouées sur des piquets rudimentaires. La forêt en demi cercle fermait les horizons lointains et tout cet espace vide entrecoupé d'étangs s'ennuyait sous une lumière translucide. L'après-midi de février était froid avec du vent qui mordait la neige et la durcissait. Nous étions là parce que le bonhomme s'était mis en devoir d'élever des autruches et que je voulais voir ça, des autruches sous ces climats, et aussi sa maison qu'il nous avait dit être de construction canonique. Il s'appliquait à la rénover tant bien que mal. Plutôt mal que bien

d'ailleurs, ses finances étant aux abois. Bref, l'homme, un sympathique farfelu, grands cheveux d'un blanc passablement jauni flottant sur des épaules malingres, se disait peintre. Et il l'était en effet. Enfin... il pouvait dire qu'il l'était. L'intérieur de sa maison n'était que pinceaux, toiles, palettes et chevalets. Quant aux émotions procurées, je ne sais ma foi trop quoi en dire. Les nôtres furent très proches de la stupéfaction. Son art ne parlait pas. Il tonitruait.

En nous recevant, l'artiste avait embrassé les quatre coins du vaste panorama et nous avait demandé si nous voyons quelque'un sur ces champs livides. Ma foi, non... Lui non plus. Aucun mouvement qui puisse en effet trahir une présence humaine. Et pourtant dès demain à la supérette du village, on lui dirait qu'il avait eu de la visite et on lui préciserait même à quelle l'heure. Alors, où étaient-ils tapis ? D'où nous voyaient-ils ? Il nous le demandait comme si nous eussions été capables de résoudre l'énigme et il scrutait tout cet engourdissement gelé des prairies, en fonçant ses sourcils chenus.

Il dirait que oui, demain à la supérette, et même que c'était un Français qui était venu chez lui. Pour faire l'important et pour les inquiéter un peu plus, parce que recevoir un Français ajouterait encore au mystère qui entourait sa propre présence ici, lui le citadin de Varsovie venu s'enterrer dans cette campagne de solitude et de froid et qui faisait l'artiste et l'éle-

veur d'autruches. Et ça le faisait bien rire par anticipation d'inquiéter les villageois avec un Français. Moi un peu moins.

Mais je m'égare. Je veux tout dire au rythme capricieux de ma mémoire et tout cela n'est guère structuré.

Donc, sitôt prévenu qu'on frappait à la porte de son gîte, le fermier de Gnojno était accouru. C'était un homme haut et étroit, les traits durs et un long nez rocailleux. En dépit de cette rudesse, le regard était bleu très clair et miroitait agréablement. Dès qu'il sut que nous écrivions un livre sur la région, il nous invita sur un banc fait de deux planches à l'état brut faisant corps avec une table tout aussi sommaire. Le tout posé sur un plancher bancal qui se voulait une véranda.

Ses parents étaient venus d'Ukraine après la guerre, des environs de Lwów. Poussés vers le nord-ouest, mais pas beaucoup, quelque deux cent kilomètres. Et il se mit à évoquer les grandes plaines de l'Ukraine avec ses yeux bleus qui vacillaient légèrement et le bras vigoureusement tendu qui montrait l'est. Et tandis qu'il racontait, je le regardais, interloqué. Moi l'étranger, j'étais venu voir un autochtone et j'étais assis devant un gars qui ne se sentait pas chez lui, là, à Gnojno, et qui parlait de son déracinement et dont la voix monocorde, je le sentais bien, était tout empreinte de tristesse.

Il inversait joliment les rôles et sans doute avait-il raison. Car moi j'étais tout de même là de mon pauvre chef, tandis que

lui, c'étaient les chambardements frontaliers qu'il l'avait échoué dans ce village comme les tempêtes échouent sur les plages, les algues des fonds marins et les objets qu'on jette par-dessus bord des navires. Mais tous ces rejets, ça se ramasse, ça se conditionne, ça s'élimine. Lui, soixante ans après, il était resté tel qu'aux premiers jours, planté sur le même sable.

Il dit encore qu'avec les communistes, il avait trois vaches, un cheval, un cochon et des poules et, par-dessus tout, une paix royale. Personne ne venait fouiner dans ses affaires. Maintenant, il avait une vingtaine de vaches, une trayeuse électrique et il vendait tout son lait à la laiterie. Le lait devait être comme ci et pas comme ça, il avait fallu faire des évacuations, des aérations, des vaccins, des prévisions et il n'entendait rien à la paperasserie qu'on lui demandait. Et puis au final, il n'avait pas plus de sous qu'avant avec des tonnes d'emmerdements en plus. Alors ? Hein ? À quoi ça avait servi tout ça ? Hein ?

Il posait la question en se penchant en avant. D. balbutiait liberté, droit des gens, démocratie... Il haussait les épaules, hautement moqueur mais sans aucune brutalité.

J'ai appris beaucoup de cet homme. J'ai découvert en quoi, peut-être, résidait la force pérenne des dictatures. Pour ce paysan, comme pour bien d'autres qui m'ont tenu le même discours, le communisme tel qu'appliqué à l'est, c'était le droit de faire ce qu'il voulait dans son jardin. Pourvu qu'il ne s'y enri-

chisse pas de façon trop ostentatoire et ne fasse montre de ses opinions, on ne lui demandait rien. Il avait un gîte, de la pitance et la course du soleil pour éclairer les jours et compter les années. Le reste, la liberté d'écrire, de parler à voix haute, d'écouter, de lire, de voyager plus loin que la rivière, c'était affaires d'intellectuels, de penseurs et de gens des villes parce que leurs maisons, leurs rues et leurs usines étaient trop étroites. Le petit paysan, lui, il s'en fout de ces libertés-là. On ne lui a jamais appris à s'en servir, alors leur privation ne le meurtrit pas. La muselière intellectuelle ne le gêne pas. La vie est ailleurs. Elle se mesure au jour le jour, saison après saison. Elle se joue au printemps avec les labours et les semailles, l'été avec les moissons, l'automne avec le ramassage des pommes de terre et l'hiver avec la lutte obstinée contre le froid, la neige et le vent. Ce qu'il y a par delà ces rideaux quotidiens, il ne faut pas s'en mêler. C'est de la politique et la politique... La politique, ça fait des guerres et des morts.

Je pensais à la Makhnovchtchina. Que des paysans, incultes de notre point de vue, et pourtant vainqueurs de Dénikine. Et s'ils n'eussent été par la suite crapuleusement égorgés par Trotski, qu'auraient-ils fait de l'unique expérience anarchiste au monde qu'ils avaient mise en place en Ukraine ? Jusqu'où les tsars les avaient-ils volés et jusqu'où avaient-ils violé leur droit à

l'existence, qu'ils aient pris une part aussi cruciale, intelligente et violente à la grande déferlante de l'histoire ?

Cet homme sec aux mains raboteuses, là devant moi, ce paysan d'origine ukrainienne, s'il était né seulement quelque trente ans plus tôt, aurait-il fait partie de l'épopée et été un compagnon de Makhno ? J'étais sûr que oui, ça me plaisait d'en être sûr et je le regardais décliner ses phrases et ses mots nostalgiques et je me disais que l'histoire, les luttes, les trahisons, les échecs, les vérités, les morts, les prisonniers, les réussites, les idéaux, les tactiques, les alliances, les buts, les systèmes, tout ça, c'était les hasards du réel, les leurres d'un prisme déformant et que les hommes n'entendaient rien, absolument rien à la mise en scène de leur propre destin. Ils étaient des ombres. Des balbutiements.

J'en éprouvai une profonde tristesse.

Le soleil lourd comme du plomb baissait cependant pavillon et commençait d'effleurer le sol sur un léger repli de terrain, derrière nous. Dans la cour où les ombres s'allongeaient, des poules se couchaient sur le flanc et s'aspergeaient de poussière en agitant leurs ailes.

Il nous fallait visiter le gîte bariolé. D. en fit la demande et l'homme refusa tout net, sans brusquerie, fort gentiment même. Il n'avait pas fait le ménage depuis le passage de ses derniers locataires, c'était pas présentable, nous aurions bien l'oc-

casion de repasser par là, pas vrai ? Il ajouta, à propos du ménage, qu'il n'avait pas de femme.

Nous insistions. Nous avons établi une carte et un emploi du temps scrupuleux pour la visite des gîtes. Revenir par ici ne faisait pas du tout notre affaire. L'homme fit diversion et proposa en rigolant de nous montrer une chose plus intéressante que son gîte. Et puis, des Français ne viendraient jamais louer dans ce trou perdu. Pour quoi faire ? C'était mort ici, il n'y avait rien à voir. Une petite chose seulement, mais ça valait pas le coup de traverser l'Europe pour ça, quand même. Non, il n'y croyait pas à notre histoire de Français chez lui. Il répéta qu'il n'avait pas de femme et que pour faire le manger des vacanciers, par exemple, fallait pas compter sur lui. Au restaurant, oui, mais où ? À Borsuki, un peu plus loin vers la forêt, peut-être, mais c'était pour les riches, trop cher... Quoique pour des Français, et ses yeux lançaient à mon endroit de petits éclairs taquins.

Tout en monologuant, il s'installa sans plus d'ambages à l'arrière de notre automobile. Il nous guida jusqu'à la sortie du village désert, direction Biała Podlaska. Là, il nous fit arrêter et continuer à pied par un petit chemin cendré, ouvert à tous les vents de la prairie. Il nous conduisit ainsi jusqu'au cimetière.

Un cimetière ordinaire, froid, moche de marbre, de croix alignées, d'allées gravillonnées et de cyprès. Je m'attendais à ce

qu'il pousse le portail et nous invite sur le monument de quelque célébrité née ou tombée là au hasard d'un combat. J'étais aux abois.

On voyait le cimetière ? Oui, bien sûr, qu'on le voyait. Et bien, ça, c'était pour les catholiques, ceux qui étaient dans la vérité vraie. Et c'était normal que ça soit si bien entretenu, pas vrai ? Ben... Il montra un bois broussailleux, des lierres et des végétations en désordre, en face du cimetière, de l'autre côté du petit chemin. Il s'y engouffra et nous fit signe de le suivre.

Ça ne me plaisait pas du tout. J'ai horreur des fourrés que le soleil arrose. Une phobie des serpents, une peur panique de ce glissement fuyant sous l'herbe sèche, une terreur absolue des deux crochets visqueux inoculant au mollet la dose de poison qui tuera. Avec la bestiole rampante, ce sont toutes mes peurs qui remontent à la surface.

Et puis, ça n'avait aucun sens d'aller se fourrer dans cette jungle. Je commençais même à soupçonner le gars de projeter quelque coup tordu.

Par la suite, je m'en suis voulu de cette paranoïa. Car ayant vaincu mes frayeurs à grand renfort d'amour propre, j'avais suivi le mouvement sur la pointe des pieds. Et parmi la verdure enchevêtrée, au milieu de fleurs sauvages qui sentaient comme du poivre, parmi les lierres qui se chevauchaient, se prenaient à la gorge et s'entremêlaient, dans ces sous-bois dio-

nysiaques où vrombissaient des milliers d'insectes impalpables, gisaient des tombes, plus mortes que leurs morts.

De vieilles tombes écroulées, profondément lézardées qu'on eût dit qu'elles tentaient de respirer à ciel ouvert et des plantes grasses et rampantes qui couraient dessus et les enlaçaient dans une étreinte pathétique, effrayante. Avec de vieilles croix en bois vermoulues, certaines tombées à terre, d'autres retenues par un arbuste de hasard, des croix à deux branches. L'endroit suffoquait le maudit, le secret, la nécropole bannie où l'homme craintif n'ose plus aventurer sa mémoire.

Ici sont d'anciennes gens, leur chandelle mouchée avant que la lumière ne revienne sur le pays ressuscité par les armes et le sang.

Pour s'endormir en paix, ces vieilles gens gémissant sous des tombes sans nom et meurtries de solitude, avaient dû faire allégeance aux dogmes du conquérant, se courber et baiser les deux branches du tsar de toutes les Russies.

Brutalisés par le sabre, agenouillés par le goupillon, contestés, répudiés par la mémoire.

Sous cette débauche grandissante d'une végétation qui s'empile à chaque printemps tels les sédiments de l'irrévérence, où le pas oscille entre la profanation et l'archéologie, sont des dormeurs sans val, qu'aucun poète ne songe à venir immortaliser.

Pourquoi ? Et nous avons jeté en partant un regard de colère sur les gens d'en face, ceux des vrais cimetières où crisse le gravier sous la chaussure, où les floraisons n'ont pas de saison et où reposent de vrais morts, avec les vrais sacrements d'une vraie religion et de vrais visiteurs à petits pas menus, courbés sous un vrai chagrin, courbés sous le regard des lourdes croix à branche unique, courbés sous de vraies gerbes de fleurs, de vrais souvenirs, de vrais présents en pleurs.

Qui de leur propreté hautaine accusent ceux d'en face.

L'homme eut un geste vague. Peut-être parce qu'à partir d'un certain moment, les familles ont eu honte de leurs ancêtres soumis jusque dans leur âme. Ou ils ont eu peur, ou les deux à la fois, je ne sais pas. Peut-être. Nie Wiem.

L'homme si prolix de Gnojno savait des choses et se taisait.

Des choses du passé qui contrarieraient le présent sans doute. Le passé, ça se montre. Ça ne se commente pas. Parce que ses portes ouvrent sur des labyrinthes et des ténèbres.

Le visage était dur et le long nez rocailleux agité.

Il nous quitta et dit qu'il rentrerait à pied à travers les champs. Je suivis un moment sa longue silhouette qui se dandinait sur l'horizon au rythme des petites aspérités du terrain.

Nous parlons souvent de l'homme de Gnojno. Nous ne savons pas exactement pourquoi il se refusa à commenter les halliers maudits.

Son allégorie.

5

DES FRONTIÈRES, UN BLINDÉ ET DES HOMMES

J'ai posé mon cul sur une pierre et mon dos repose sur le poteau rayé blanc et rouge qui marque le *no man's land*, à deux mètres à peine de la rivière Bug. Zone d'herbe folle et de sable. J'ai posé mon cul hors de Pologne déjà mais pas encore en Biélorussie. C'est dire presque nulle part.

De l'autre côté, les mêmes poteaux, mais rouges et verts ceux-là. Deux drapeaux se font face dans la muette solitude des forêts et des champs, par-dessus une frontière liquide.

J'ai posé mon cul là. Trois mètres en contrebas coule le Bug. Ses méandres ont dévoré les berges et les ravins creusés s'écroulent. La pierre roule et les parois dégoulinent. Des arbres sont en équilibre, une part de leurs racines suspendue dans l'air, l'autre désespérément accrochée à la terre rouge. Ce sont de vieux chênes aux ramures imposantes. Ils se penchent au dessus du vide et on dirait des géants aux prises avec les tentations du suicide et qui lanceraient les bras au ciel dans un dernier appel à l'aide.

J'ai posé mon cul là, à Neple, village tout de bois coincé entre le Bug infranchissable et les forêts. Je pense aux frontières. Il n'y a plus de frontières derrière moi. Que les plaines, les montagnes, les bois, les fleuves, les villes, les autoroutes, les villages, les lacs, les rues, le vent, les rêves et les soucis d'un même espace politique. La voie est libre jusqu'aux portes de l'Afrique, à l'extrême sud de l'Espagne.

Plus de frontières. Plus d'explosion d'artillerie lourde, plus de terreurs incendiaires, plus de sang dégouttant sur les rides de la terre et plus d'épouvante hurlée sous la mort en furie. J'ai devant moi, avec cette rivière qui musarde entre ses gorges sablonneuses, ce pourquoi se sont entre-tués les hommes depuis qu'ils sont des hommes. Tout le débat des tueries tourne autour de l'endroit exact où doit être planté ce poteau rayé blanc et rouge et sur lequel je me repose, les yeux dans l'eau. Ce poteau marque la fin d'une souveraineté et le début d'une autre. Il délimite le champ d'application des vérités et le moindre outrage à son égard ordonne réparation par le massacre. Ça me semble d'une désespérante simplicité.

J'ai pris appui sur la bombe qui a ensanglanté le monde.

Je suis de cette génération qu'on dit bénite des dieux pour être la première depuis que les temps sont humains à ne pas avoir vu déferler chez elle le fracas des armes. Puisque plus de vingt siècles n'avaient pas été suffisants pour déterminer l'em-

placement exact de ces satanés poteaux, force fut bien de les mettre enfin au rebut. De guerre lasse.

Génération bénite des dieux, depuis ta naissance on s'est pourtant égorgé et mis les tripes à l'air sans retenue en Indochine, en Algérie, au Vietnam, en Cisjordanie, en Palestine, en Iran, en Irak, en Afghanistan, en Tchétchénie, au Liban, dans les Balkans et, aujourd'hui même, en Géorgie sans qu'on sache jusqu'où la poudre parlera. Tout ça en soixante cinq ans. Autant dire sans relâche.

Alors c'est où chez toi ? Cette espace derrière moi ? Autant dire un mouchoir de poche. Je suis assis au bout de ce mouchoir. S'il me prenait la folie d'en sortir pour pénétrer en face, entre ces rangs broussailleux d'aulnes sauvages et de saules, une arme claquerait sans doute, avec ou sans sommations.

C'était une exigence, une condition sine qua non de l'entrée de la Pologne dans le mouchoir de poche : sécuriser à cent pour cent cette frontière qui ouvre sur tous les Orient, les extrêmes comme les moyens. La réciprocité s'applique œil pour œil, dent pour dent. Le poteau blanc et rouge est bien réel et revendique toute sa raison d'être.

Et puis, les guerres sont-elles vraiment mortes ? En tout cas les canons dans les têtes, eux, sont bien vivants.

Je me retourne.

Derrière moi vallonne un champ jusqu'à la route étroite et rocailleuse qui court de Terespol à Janów. Un vieux tank de l'Armée Rouge étrangement isolé est accroupi sur ce champ tel un gros crapaud assoupi.

Un monument ambigu. Là comme dans presque tous les pays du bloc soviétique démantelé, s'est posée la question de savoir quel traitement réservé à ces chars de Staline, posés comme les témoins d'une armée victorieuse d'Hitler, certes, mais devenus symboles de la main de fer communiste. Choix cornélien. Je me souviens du débat à Prague en mille neuf cent quatre-vingt-treize. Quelqu'un avait proposé de peindre un de ces chars en rose. De le tourner vers la fête et la dérision. C'était plaisamment ménager la chèvre et le chou.

S'est posée aussi en Pologne la question du 8 mai, du 9 exactement. Le pouvoir post-communiste l'a supprimé en tant que jour férié. Quelle mémoire veut-on ainsi ne pas transmettre ? On ne veut pas fêter l'arrivée de Staline. Bien sûr. Mais comment la Pologne du 1er septembre 1939, la Pologne de Treblinka, d'Auschwitz, de Majdanek et de Sobibor, peut-elle ne pas vouloir se souvenir de la défaite des bourreaux qui firent d'elle un billot ? Il y a là quelque chose qui me heurte profondément.

C'est parce que je suis un étranger. Je ne porte pas en moi cette blessure qui suppure toujours, l'insurrection de Varsovie

d'août 44, les Polonais en train de se faire massacrer dans la ville, un à un, méthodiquement, tandis que l'Armée Rouge bivouaquait l'arme aux pieds aux portes de cette même ville, attendant patiemment que les Nazis en aient fini de leur ignoble boulot, fassent consciencieusement leur ménage ruisselant d'entrailles et de sang, tuent sans discernement telles des bêtes fauves, pour enfin entrer triomphalement dans une ville à sa seule botte. Un seul mouvement de cette armée et l'insurrection polonaise eût été pourtant un succès.

Mais on n'entre pas dans une ville que l'on se propose d'enchaîner, si elle est une ville victorieuse. Mieux vaut qu'elle soit vidée de son sang, mieux vaut marcher sur les décombres et le feu, enjamber les cadavres que de serrer la main d'orgueilleux vainqueurs.

Alors, forcément, un autre dilemme plus grand encore que ce jour férié biffé du calendrier a surgi, et ce, dès la chute du mur. Comment en effet conserver l'énorme palais des sciences et de la culture érigé sur le cœur battant de Varsovie et offert par Staline aux Polonais ? Comment vivre sereinement à l'ombre monumentale de cette empreinte jetée sur la ville tel un gigantesque paraphe authentifiant le crime ?

De quelque côté que vous arriviez à Varsovie, la masse parallélépipédique de cette architecture très Kremlin s'impose à

la vue. Elle monte à l'assaut des nuages et s'élanche même au-delà par une fine aiguille.

J'ignore tous les tenants et les aboutissants de la polémique. Ce que je vois, c'est qu'on essaie de noyer cette lourde masse dans une forêt architecturale très moderne.

L'effet en est baroque. Comme un mot fautif mal raturé. Le remède quasiment pire que le mal.

Le décryptage de l'histoire plus récente fait aussi l'objet de controverses passionnées. Jaruzelski, le général aux lunettes noires, était-il ce dictateur impitoyable décrétant l'état de guerre et la loi martiale pour étrangler le peuple et pérenniser le pouvoir des apparatchiks et des bureaucrates polonais ou, au contraire, prit-il ses décisions tyranniques pour éviter à son peuple l'humiliation subie par le printemps de Prague douze ans plus tôt ?

D'aucuns affirment avec force que l'histoire ne se répète pas, que l'Union Soviétique était alors exsangue, au bord du gouffre, que l'époque avait changé depuis soixante-huit, que les chars du Kremlin ne pouvaient pas envahir la Pologne, le pays du souverain pontife, sans que le reste du monde, cette fois-ci, ne s'en émeuve et n'intervienne.

Jaruzelski est donc un tortionnaire qui doit répondre aujourd'hui de ses crimes devant le tribunal de la démocratie.

D'autres défendent becs et ongles la thèse inverse. Ils rappellent avec force ce que le monde entier a vu : la flotte soviétique en manœuvres de débarquement sur les rivages de la Baltique et les troupes massées à la frontière orientale.

Et des détails plus microscopiques, vus seulement de quelques Polonais, resurgissent.

Un ami alors sous les drapeaux, donc le plus souvent en exercice en ces temps de troubles sévères, certifie que de vieux numéros de la Pravda, chiffonnés et souillés de merde, traînaient un peu partout au cœur de la forêt parmi les étrons. Les commandos russes étaient donc bien tapis dans l'ombre, prêts à museler le pays par la force si Jaruzelski ne se décidait pas à le faire lui-même.

Cette mémoire-là est polono-polonaise. Ça n'est pas une mémoire théorique, acquise par les matériaux que laisse derrière elle l'histoire et lue dans ses archives, mais une mémoire directement enregistrée sur le vif, au cœur du combat pour la vie. La mienne, de mémoire, elle remonte aux comités pour la Pologne, aux badges Solidarność et aux images des Polonais faisant la queue devant des étalages désespérément vides.

On ne confronte pas des images au directement vécu. Impossible alors pour moi de me faire une opinion tranchée.

Et ça n'est pas facile, une mémoire, quand les chemins en sont tortueux.

La mémoire, elle a besoin de grands boulevards, clairs et larges. De ceux qui ne transforment pas les présents en douloureuses cacophonies.

J'ignore s'il y eut débat pour le char de Neple. Je sais pourtant, par ce que nous en raconta un homme venu spécialement de Varsovie pour le prendre en photo, qu'il est encore bien vivant dans les controverses de l'histoire.

Il y a quelques mois de cela, un ordre serait tombé de très haut sur les autorités locales de faire immédiatement sceller la tourelle du tank de façon à ce qu'on ne puisse plus en manoeuvrer le canon. Régulièrement en effet, la nuit surtout, celui-ci était pointé sur la frontière. Les Biélorusses avaient fini par prendre ombrage du cynisme de la plaisanterie. Des gamins, soi-disant, qui pointaient le canon vers là. C'est lourd à brasser, pourtant, une tourelle de machine de guerre. De nombreux gamins alors.

Des qui contestaient peut-être au Bug sa qualité de frontière. Parce que le Bug, il devrait peut-être s'appeler Dniepr, à quelque deux cent kilomètres à l'est. Baignée des flots de ce fleuve-là, Smolensk en sait quelque chose qui fut tour à tour disputée pour être polonaise, lituanienne ou russe et qui finalement tomba dans l'escarcelle des tsars à la toute fin du 17è-

me. En partance pour Moscou, c'est d'ailleurs à Smolensk que Napoléon traversa ce Dniepr et entreprit donc là, mais seulement là, de violer la souveraineté Russe.

Le char de Neple s'en est souvenu, son canon braqué sur des territoires qu'il prétend usurpés. La mémoire, ça se muselle aussi par une tourelle plombée. Parce que c'est une mémoire impossible. Presque de l'atavisme. Les poteaux rayés blanc et rouge marquent la fin des vieux rêves. L'avenir, c'est derrière. Devant sont les chimères.

Le souffle encore discret des prémices automnales respire entre les feuilles, parchemine le cours du Bug et promène cette odeur universelle d'une terre qui s'enrhume.

Je pense à mon pays. La Méditerranée, les Pyrénées, l'Océan Atlantique, la Manche, la Mer du Nord, les Alpes. Une forteresse aux frontières inexpugnables. Il n'y a guère que le Rhin pour lui avoir causé de lourdes déconvenues. Les fleuves, c'est plus discutable que les mers et les montagnes. C'est étroitement liquide et ça tord ses caprices dans tous les sens.

Je ne crois pas alors qu'on puisse avoir la même vision du monde selon que l'on soit à bord d'un navire bien calé sur les flots où sur un que les tempêtes ont ballotté au gré des houles et qui finalement a trouvé refuge dans le creux d'une vague qui passait par là.

Le Bug est la frontière, n'en déplaie aux grands enfants du char de Neple. En deçà de ce Bug, les pays se sont nécessairement dilués dans une même solution d'avenir. Mais plus profondément ancré que celui de pays, est le sentiment confus de la nation. Quoique l'ayant toujours désavoué pour le savoir dangereux à manier, je n'ai pris la pleine conscience de ce concept fumeux, mais combien réel, qu'en exil.

Un pays, c'est une géographie avec des bornes imposées ou sauvegardées au gré de la fortune des armes. Un pays, c'est un paysage, la planète virtuellement cousue de pointillés. Une nation, c'est des gens qui vivent avec des repères communs. Avec des douleurs et des chants triomphants communs. Des gens qui sont tels qu'ils sont et qui se reconnaissent ainsi parce qu'ils ont parcouru un même chemin, qui remonte à la nuit des temps et que rien ne peut effacer.

Une tribu.

En Pologne, après bien des divagations, le pays est acquis. Mais la nation est disloquée. Elle s'étend bien plus loin que la rivière Bug et, à l'autre bout, n'a jamais prétendu aux rivages de l'Oder. De ce divorce entre la nation et le pays est né ce je-m'en-foutisme tantôt souriant, tantôt nerveux, qui entoure tous les détails de la vie quotidienne. On est d'accord avec le monde mais en sourdine on n'admet pas ce monde. L'homme

de Gnojno était un Polonais exilé en Pologne. Tout comme ces milliers de Polonais transplantés à l'ouest, dans l'ex-Allemagne.

Je me souviens d'un concert que je donnais à Wałbrzych, ville minière dans les Sudètes, à l'extrême sud-ouest du pays. Une vingtaine de personnes étaient venues au rendez-vous. C'étaient tous des gens d'un certain âge, voire d'un âge certain, et d'une sympathie exquise.

Ils m'ont raconté avoir passé toute leur vie en France. Puis l'heure étant venue de mettre les outils au clou, le devoir de survivance en quelque sorte accompli, ils étaient revenus s'installer au pays. Ils avaient bouclé la boucle et dans leurs yeux tremblants, on voyait bien qu'ils savaient pertinemment ce qu'ils étaient revenus y faire, au pays. Au timbre de leur voix, on entendait aussi chuintier les mélancolies du double exil. Ces hommes et ces femmes avaient vécu leur vie en regardant sans cesse vers la Pologne, très loin, comme une promesse. Ils vieillissaient maintenant en regardant vers la France, comme vers leur vie et leur jeunesse trop vite enfuies.

Ils n'étaient pas partis de Wałbrzych. Wałbrzych était allemande, *Wald burg*, la ville boisée. Aucun Polonais de leur génération n'y est né. Leur berceau était à l'autre bout, ici peut-être ou bien plus à l'est encore, mais le retour au pays s'était arrêté là, au confluent des frontières allemande et tchèque. Ils ne pouvaient guère revenir moins loin. Comme s'ils n'eussent

pas pu se résigner à retourner au début de leur histoire, de peur peut-être d'y perdre totalement de vue le parcours accompli. Peut-être aussi pour re-déguepir à nouveau au plus vite, au cas où...

On ne s'installe que moitié rassuré à l'ombre des volcans.

L'un deux me dit avoir la double nationalité. Sur un ton si humble, tellement triste, comme s'il s'excusait de n'avoir pas su choisir vraiment, comme s'il avouait une sorte de bâtardise, que j'en éprouvai un pincement douloureux à la gorge.

Ces hommes et ces femmes avaient regagné leur pays. Pas leur nation. Et ils vivaient à Wałbrzych les uns contre les autres serrés, de peur de se perdre peut-être.

Une tribu.

Ça n'est pas agréable à écrire et ni même à penser mais je ne suis pas de ceux qui bêlent à tout vent que l'Europe est à jamais sauvée des cataclysmes guerriers. Parce que derrière les poteaux qu'elles plantent pour marquer sa souveraineté, aussi loin qu'elle puisse étendre ses ailes, il y aura toujours un pays qui ne reconnaîtra pas ces poteaux comme plantés au bon endroit ou une nation qui s'en sentira bafouée. De plus, à l'intérieur même de son enceinte, et ce d'autant plus sûrement qu'elle ne cesse de s'élargir, longtemps des nations seront agitées par leur sentiment équivoque d'une adhésion forcée à une histoire usurpée, sentiment tellement nébuleux qu'il faudra

bientôt le taxer de barbare. Peut-être, sûrement même, les générations d'un futur plus ou moins lointain aboutiront-elles à l'effacement de ce sentiment occulte. Lorsque la dissolution liquide des pays dans un même bocal sera devenue plus compacte et plus solide.

Mais les hommes aiment lire le chemin dallé par leurs ancêtres pour arriver jusqu'à eux. Les hommes aiment réveiller les fantômes de leur généalogie parce qu'ils murmurent ainsi au plus profond de leur identité. Les hommes déracinés laisseront alors un vide, un trou béant, une incompréhension à leurs enfants des siècles futurs, soucieux de leurs premiers Edens. Et tant qu'il y aura ce manque de traçabilité de l'histoire individuelle, subsistera ce sentiment d'appartenir à de lointains vaincus, la nation exterminée par le pays.

Prévoir que cette Europe est pour l'éternité à l'abri des guerres et des combats, c'est en outre juger que nous serions des hommes bien meilleurs, bien plus accomplis, bien plus intelligents, bien plus humanistes et bien plus généreux que tous ceux qui nous ont précédés. Et ça, c'est d'une incommensurable vanité partout démentie par les réalités.

Pour n'en citer qu'une, de ces réalités, mais une grosse, une qui a effrayé, divisé et révolté récemment beaucoup de Polonais, c'est l'installation - initialement prévue par l'administra-

tion Bush et que celle d'Obama a finalement annulée - d'un bouclier antimissiles américain sur leur territoire.

« Quand on parle de paix, le cul sur des canons », chantait Brassens.

De jeunes anarchistes de Gdansk lui avaient fait amèrement écho : « Non contents d'avoir essuyé tous les malheurs de l'histoire, la Pologne propose maintenant de servir de cible à ceux qui ont besoin de tirer. »

Et d'autres Polonais encore, des lambda ceux-ci, des non-engagés : « Comme ça, si ça pète, on sera encore les premiers à se faire casser la gueule ! »

Et dans la bouche d'un Polonais, se faire casser la gueule, ça résonne très fort.

Mais c'est aujourd'hui l'été finissant. Les lumières obliques et les frissons déjà humides des ombres trop hâtives et trop longues.

Les états d'âme peu engageants que m'inspirent le blindé de Neple qui divise les points de vue et la rivière nonchalante qui sépare deux mondes, se diluent dans un calme souverain.

Comme si tout ce territoire, avec ses champs jetés à l'assaut des forêts, ses arbres qui déclinent sous la tombée des jours, ses rivières qui roulent leurs neiges fondues des monta-

gnes d'Ukraine aux plaines de Varsovie, ses paysans courbés sur la terre de sable, ingrate et poussiéreuse, ne voulait plus entendre parler de tumultes.

N'aspirait qu'au silence, au repos et à l'oubli.

À des années-lumière de mon pessimisme.

6 LES LOUPS

La Pologne orientale vit cahin-caha à l'heure des vulgarités marchandes qu'ont charriées les vents d'ouest.

Comme si elle lévissait cependant, légèrement décalée au-dessus du sol. Observée avec recul, il semblerait qu'elle ne prenne cependant pas encore toute cette euphorie boutiquière très au sérieux. Qu'elle s'amuse aux marchands, en quelque sorte.

Car je les devine bien, ces Polonais de l'est. Avec leur gentillesse pleine de roublardise, je crois qu'ils ne jouent pas tout à fait le jeu qu'on voudrait leur faire jouer, soit qu'ils n'en connaissent pas encore toutes les règles, soit qu'elles ne leur conviennent pas.

Alors on construit tous azimuts, en briques et en ciment. En bois pour ceux qui ne veulent pas tout à fait perdre leur âme. Pour les autres, le bois est révolu, le matériau de l'est et des pauvres. Ce sont, à l'envers, les mêmes dispositions d'esprit qu'en France où construire sa maison en briques ou en parpaings est d'une banalité affligeante tandis que la concevoir

en bois participe du raffinement. Les paysages de l'habitat rural semblent vouloir se répondre par écho inversé. C'est leur manière de rencontre.

On s'installe donc, on produit, on entreprend et on roule à tombeau ouvert au volant de grosses cylindrées sur la sinuosité étroite des routes. Ce sont de vraies voitures ou alors ce sont des épaves ramenées d'Allemagne ou de France et dont les morceaux ont été savamment recollés. Trois ruines finissent par faire un bolide flamboyant.

À Biała Podlaska, on rénove les vieux bâtiments laissés en état de délabrement par les années dites communistes. On en fait des galeries marchandes où domine le vêtement. Une orgie vestimentaire. Du lourd manteau d'hiver aux dessous affriolants pour dames et demoiselles, ces derniers souffrant d'une publicité tellement suggestive que je vois bien que la calotte, pragmatique, cède des pans entiers de sa morale devant les exigences nouvelles d'un libéralisme qu'elle a appelé de ses vœux et qui doivent sans doute, en juste retour, lui procurer quelque agréable confort bien de ce monde. Le string et l'habit de bure, d'instinct et sans table ronde préalable, ont trouvé leur modus vivendi.

Tout ça n'est qu'un vaste fourbi de pantalons, tailleurs, maroquineries rutilantes ou robes dernier cri. Que des boutiques de prêt-à-porter ou des parfumeries. L'heure est à la toi-

lette et au chatoyant, mais je me demande quand même si cet étalage de richesses ne va pas s'écrouler tel un château de cartes. Je ne vois en effet pas trop comment la masse salariale distribuée va pouvoir satisfaire toutes ces appétences de loups excités par l'odeur du profit.

Mais il faut dire que tous les visiteurs de l'ouest que j'ai vus ici ont froncé le sourcil au premier coup d'œil jeté d'une part sur le niveau de vie ostentatoirement mené et le salaire moyen officiellement annoncé, d'autre part. Difficile en effet d'établir une équation qui tienne la route. Beaucoup trop d'inconnues. La ruche coule son miel autant en plein soleil que dans l'ombre, alors évidemment l'inflation galope contradictoirement aux côtés d'une croissance débridée et les économistes font mine de courir derrière des questions dont les réponses sont inavouables. Pour ces derniers en effet, pointer du doigt la vérité reviendrait à couper la branche sur laquelle ils sont douillettement vautrés.

Toujours, donc, ce *carpe diem – et noctem* en l'occurrence - de l'éphémère, lisible en filigrane jusque dans les thèses et les discours officiels.

On ouvre boutiques dans une débauche d'initiatives pleines d'enthousiasme. Témoin cette pharmacie avec pignon fort avantageux sur rue et où les chalands défilent dans un va-et-vient perpétuel. Par l'odeur alléché, un autre apothicaire décide

lui aussi de s'installer là, à quatre ou cinq mètres, pas plus. Personne ne songe à venir lui contester ce droit. On verra bien. Les pharmacies, d'ailleurs, poussent comme des champignons. L'enseigne d'une ou plusieurs *apteka* offre ses services le long d'une rue sur trois. Les Polonais ne sont pourtant pas plus cacochymes que les autres et le remboursement des médicaments est très aléatoire.

La voie est libre, alors on fonce. Et je le comprends bien. Nous aussi, nous avons foncé. Tête baissée et droit dans le mur. À tel point que nous y avons laissé une bonne part de notre soi-disant esprit. Mais ici, je suis un étranger. Presque pas concerné. Alors, je trouve quand même dommage cet usage fait de la liberté retrouvée.

Du gâchis. Toujours le même schéma dont on sait bien qu'il a maintes fois et partout fait les preuves de son incapacité à procurer le bonheur du plus grand nombre. Libéré de l'idéologie dite communiste, on s'engouffre à corps perdu dans son exact contraire, comme les prisonniers d'un boyau souterrain s'engouffreraient vers le premier soupçon de lumière.

Je crois que c'est une grossière erreur mais je ne m'en explique pas. On ne comprendrait pas ce que je veux dire. Ou on dirait encore que je suis un homme de l'ouest égoïste et repu, un romantique décalé. Alors... Et puis, tout ça, c'est aussi dans la logique des choses et des hommes. Nous sommes des êtres

inachevés qui manquent de l'inspiration nécessaire à la construction des mondes nouveaux. Les idées fusent mais l'imagination est tarie. Une imagination qui ne sait créer que du superflu a perdu depuis longtemps le sens d'une certaine beauté à réinventer le nécessaire.

J'aimerais tout de même bien que Norman Davies, historien dont les travaux sur la Pologne font autorité, nous explique maintenant si c'est pour l'aboutissement à cet immense souk, pour cette Pologne en train de brûler son âme de rebelle romantique sous les feux du pragmatisme libéral et de l'avachissement copie conforme occidental, qu'on a jeté l'ignoble mur de Berlin à terre.

Les assertions et les conclusions de cet universitaire anglais m'apparaissent être celles d'un idéologue aux prises avec une haine primaire des systèmes de l'ex-bloc de l'est, plus que celles d'un historien serein. C'est précisément ce prosélytisme farouche, plus que la justesse de ses analyses, qui ont fait sa notoriété en Pologne. J'en veux pour maigre preuve que Solidarność en lutte traduisait ses ouvrages clandestinement.

Or, que je sache, les révolutionnaires de tous pays et de toutes époques traduisent les ouvrages de ceux qui défendent leur cause et les historiens n'interviennent que sur des faits avérés, quand les spéculations sur l'avenir n'ont plus cours. Ça tombe sous le sens.

Bien sûr que je suis heureux que la Pologne soit débarrassée de l'ignoble système dit communiste. Mais si c'était pour en arriver là, au règne absolu de la marchandise au détriment de toute autre valeur, règne béni par les onctions obsessionnelles de la soutane, vraiment, ça me semble d'une hygiène douteuse, genre qui aurait traité des charançons avec une poudre propice à la reproduction des cancrelats.

Toute cette foule cependant semble pressée, comme si la foire risquait de fermer ses portes avant que tout le monde ne soit servi. Car plus que partout ailleurs, on a quand même ici cette modestie devant l'histoire dont on sait trop qu'elle n'est qu'une suite de moments, l'un pouvant radicalement et brutalement venir contredire l'autre. Les prétentions des temps achevés n'ont pas cours sur ces territoires. « La grâce de dieu monte un cheval fou » dit un proverbe polonais. Alors, on vit le moment, on profite de façon anarchique de cette accumulation anarchique des pacotilles de qualité.

Tout ça, c'est dans la ville. Moyenne ou grande. La ruralité, plus circonspecte, observe à distance et sur la plaine endormie où batifolent les fruits éternels d'une activité éternelle, on est plus serein, moins concentré sur le changement. On a tellement vu le monde changer de mains, qu'on a appris à le conduire par et pour soi-même. À quelques exceptions près, le

paysan reste donc un modeste. Pas de grandes plaines céréalières, pas d'arrachages de haies et de bosquets, pas de canons à eau vidant les sous-sols de leurs fraîcheurs liquides, mais des vergers de pommes, de groseilles, de cassis ou de cerises griottes, des champs de camomille, des blés maigres où batifolent encore les coquelicots, des parcelles de seigle encore tout émaillées de bleuets.

Régulièrement apparaît un cheval de trait sur la route fraîchement recouverte d'une enveloppe européenne. Il est lourd, le plus souvent roux avec une crinière d'un blond phosphorescent, et conduit par un pépé qui regarde avec lenteur autour de lui, comme si son monde venait d'être brusquement envahi par des sauterelles.

Celui-ci n'a cure de la flambée des prix du pétrole. Il n'a d'yeux que pour le prix du baril d'avoine.

J'ai toujours cette impression que le décor est truffé de flash-back et que ce mélange cocasse des époques produit un temps quantique, un peu schizophrène, une sorte de film où le scénario indécis abuserait de ces retours en arrière à tel point qu'on ne saurait pas trop si l'essentiel du propos réside dans ces allusions vivantes au passé, dans ce présent en science-fiction désordonnée ou dans un avenir qu'on se refuserait à évoquer.

Revenant fort tard de prendre le thé chez un copain, nous avons croisé l'autre nuit un homme en vélo sans lumière et qui

tenait en laisse un énorme cheval. Tout ce singulier attelage piaffait sur le bas-côté quand il a surgi dans les phares de ma voiture, telle l'apparition fulgurante et désordonnée d'un autre monde.

D. s'agace un peu de mes questions. Mais que fait-il ? Où va-t-il ? Qu'est-ce qu'il fout avec un cheval à cette heure ? Et le vélo ?

Elle n'a pas de réponse parce qu'il n'y a pas même matière à questions. Pourtant, j'ai beau vouloir imaginer en amont une situation qui expliquerait le tableau, je n'en trouve pas. Je ne vois là qu'un incident, événement grave, chose louche, alors qu'il n'y a que de l'ordinaire. Un homme promène son cheval de trait dans la nuit avancée du mois de mai et il le promène en vélo qui n'a pas de lumière. Point. En fait d'apparition, c'est moi qui surgis dans un monde qui n'est pas le mien.

« Les lois disent ce qu'elles veulent, c'est normal. Et moi je fais ce que je veux, c'est bien normal aussi », dit Marek tout sourire. On ne peut plus franchement annoncer la couleur du conflit permanent entre l'individu et le citoyen. Pourtant Marek n'est ni un marginal ni un rebelle. Il cultive sept hectares de terres sablonneuses sur lesquelles il s'évertue à engraisser quelques gorets. Des forêts d'épais résineux clôturent son domaine tout de bois et disposé en carré, à l'abri des tumultes des hommes nouveaux.

Il ne s'aventure dans le monde que pour affaire administrative. Comme pour la dernière subvention européenne, la seule et la bien maigre à laquelle il peut prétendre. Avec ça, Marek a paré au plus pressé : Il s'est acheté une nouvelle auto. Oh, pas une belle auto, mais une vieille auto un peu amochée aux encoignures. Un luxe quand même, au regard de son antique Skoda dont l'essieu arrière s'était sectionné et qu'il avait tout bonnement ressoudé risquant de voir l'automobile se couper en deux à chaque cahot.

Sur le chapitre des subventions européennes, Marek est intarissable et ne décolère pas beaucoup. Pour avoir le droit de jouer dans la cour des grands, de ceux qui font l'Europe agricole, qui envoient des députés à Bruxelles pour causer pour eux et arroser leurs porte-monnaie, il lui faudrait des terres plus grandes et surtout moderniser sa porcherie, mettre l'eau courante, des aérations décentes, des évacuations saines. Il s'adresse à moi sur un ton de reproche et avec un nous abusif. Nous, nous avons mis plus de vingt ans à nous mettre aux normes tandis que lui, on lui demande de tout chambouler du jour au lendemain. C'est pas juste. Je dis que je n'y suis strictement pour rien. Il en convient, c'est juste pour dire, et on en rigole.

« Si j'obéis, les cochons seront bientôt mieux logés que moi ! » Car il y a un an seulement que l'eau est arrivée ici et les installations domestiques ne sont pas faites. Trop cher et pas

le temps. N'empêche. On parle quand même de se connecter bientôt à Internet, plus indispensable que l'eau chaude. La priorité, c'est l'enthousiasme et ça prend parfois des tournures inattendues.

Je lui fais remarquer que c'est mieux que l'inverse : Que s'il installait Internet à ses goretts et l'eau chaude à son lavabo. On s'esclaffe encore.

Car on peut rire de tout. La dérision est l'arme suprême contre l'infortune et les Polonais ont appris à la manier avec une certaine dextérité. Leur répertoire sous l'époque dite communiste regorge d'allégories plaisantes dans lesquelles le Russe ou l'apparatchik polonais revêt le plus souvent la peau d'Ysengrin, benêt avec des arguments lourdauds. Par exemple, celle où ce paysan employé dans une ferme collective prévient le Directeur qu'il ne peut labourer ce matin, un pneu du tracteur étant crevé et qui s'entend répondre comment ça, pas labourer ce matin ? Il te reste trois roues valides !

Au dehors, la neige se couche presque à l'horizontale. Elle fuit comme paniquée devant les souffles gelés de janvier et elle s'engouffre à toute vitesse sous le rideau noir des pins. J'essuie la buée de la vitre et jette un coup d'œil au thermomètre que le vent chahute de droite à gauche, tant qu'on dirait une pendule

qui s'activerait pour que les heures ne se figent pas elles aussi sous la morsure du gel. Moins dix neuf.

Je pense à mon grand père. S'il tombait trois flocons sur sa ferme délabrée et si d'aventure le thermomètre cloué sur la porte de sa grange indiquait zéro, il évoquait immanquablement la guerre et les loups. Il racontait les yeux mi-clos, sa voix vacillait et sa langue fourchait autant sous le poids du vin que sous celui des ans.

Sous la chandelle timide, nous l'écoutions en silence. Une bande de loups était venue vadrouiller dans les bois du Fouilloux pendant l'hiver 42 où il avait fait un froid de canards. Les gens s'étaient armés de fourches et de bâtons et les enfants avaient manqué l'école. Parlait-il des Allemands, mon grand père, ou de la bête famélique des bois ? Sans doute des deux puisqu'il parlait du mal. Mais je me demande encore pourquoi dans sa tête pleine de fatigue et d'ennuis, la guerre et les loups étaient ainsi associés aux velléités neigeuses de l'hiver.

Marek, lui, n'a pas connu la guerre. Il est né quelque douze ans après la fin des tueries. Il montre pourtant les lisières de la forêt où tourbillonne la tempête en neige et il dit y avoir vu des loups.

Je veux qu'il me raconte et il s'en étonne, un brin moqueur. Quoi d'intéressant là-dedans ? Il ne peut bien sûr comprendre que son vécu fait partie de mes légendes. Que nous

sommes décalés d'un monde et que, bien qu'étant quasiment un siècle plus jeune que lui, il parle comme mon grand père.

Il n'y a pas si longtemps. Dans les années soixante dix, celles de ses vingt ans.

La nuit, il entendait parfois hurler des loups depuis les profondeurs humides de la forêt. Ça n'était pas forcément l'hiver. Bien sûr, il était arrivé deux ou trois fois que son père et lui s'arment de fusils et suivent sur la neige des traces qui s'étaient dans la nuit approchées de trop près des bâtiments. C'étaient comme les empreintes d'un gros chien, mais plus profondément creusées et avec les griffes nettement dessinées. Ils tâchaient d'éloigner la bête par des cris et des coups de feu en investissant une part de son territoire. La piste courait cependant très loin dans les sous-bois. Elle se perdait bientôt dans les marécages gelés tandis que la nuit revenait très vite à l'assaut du monde. Toujours ils avaient abandonné la quête avant d'avoir pu rencontrer le rôdeur.

Mais c'était surtout les nuits d'été qu'il les entendait gémir depuis son lit d'enfant. Il n'aimait pas ça, c'était d'une tristesse effrayante. Comme la plainte d'un blessé qu'on aurait jeté aux fourrés et qui crierait son désespoir et sa souffrance aux mondes étoilés.

Marek parle aussi d'une brebis égorgée en plein après-midi et au beau milieu de cette prairie que j'aperçois aujourd'hui

devant moi, engloutie là-bas sous le matelas neigeux. Il s'en souvient bien : son père l'avait violemment réprimandé. C'est lui en effet qui en avait la garde mais le printemps était vert, l'air bleu se réchauffait doucement et le soleil arrosait joliment les cimes de la forêt. Marek était parti en vadrouille.

Comme mon esprit sous les chuintements de son histoire. Il a cinquante ans et il parle effectivement comme mon grand père à quatre vingt, il y a de cela plus de quarante ans. Comme si le monde avait été beaucoup moins vite ici, comme si, dans le même temps, les « il était une fois » de là-bas étaient ici les présents.

Et je remonte le temps encore. Quand l'époque gallo-romaine resplendissait de toutes ses villas sur les bords de mer de la campagne charentaise, il n'y avait ici que de la forêt immense, sombre et inconnue, hantée par des tribus errantes et sans nom parce que sans histoire encore. La mémoire polonaise remonte aux Piast, la dynastie fondatrice de la nation, vers la fin du premier millénaire et la christianisation de 966.

Nous en étions déjà sur nos rivages, à presque 1000 ans de controverses politiques et de prises successives de pouvoir dynastique.

Pas étonnant alors que l'extermination des loups ait pris du retard et que, même, au hasard d'un hiver plus brutal, il réapparaisse encore sporadiquement.

Rarement il est vrai.

Les vrais loups aujourd'hui ne se cachent plus dans les profondeurs sauvages de la forêt. Ils ont su se faire aimer des hommes qui caressent leurs échine et ils ont su troquer le poil pour la soutane, les canines pour le chapelet et les hurlements pour les cantiques.

Las de saigner les brebis, ils hypnotisent plutôt les ouailles.

Ils sont entrés masqués dans la ville. En tous points semblables aux grands corbeaux qui s'abattaient sur les champs de bataille et se gavaient des restes du désastre, ils ont pris possession du délabrement laissé par cinquante années d'apathie collectiviste. Ils ont montré les cieux et chanté la vanité des préoccupations terrestres. L'arbre à deux branches du haut duquel ils pérorèrent croît partout dans l'allégresse printanière et sa ramure ombrage à peu près tous les esprits.

Mais le peuple polonais sait faire l'âne quand il a besoin de son. C'est ce que Norman Davies appelle son positivisme. Quand il en a marre de braire et de vivre à genoux, serait-ce devant les autels, il se fait romantique, se cabre et jette tout cul par-dessus tête.

Viendront pour ces oiseaux-là, les frimas de l'automne. Car ils n'ont pas assez lu l'histoire en profondeur. Sans quoi ils sauraient qu'en Pologne la puissance d'aujourd'hui est toujours

de mauvaise augure : Elle annonce déjà le bannissement de demain.

Le temps ici prend son temps.

Mais il tourne inexorablement.

Déjà certains admettent s'être assoupis à l'office.

Et, justement, la jeunesse la plus éclairée rechigne à avaler les yeux fermés cette hostie qui les endort.

LE BILLOT DES MONSTRES

À vingt kilomètres de la frontière, c'est un village d'une centaine d'âmes.

J'y habite.

La forêt est en arc de cercle tout autour et la morne solitude des champs ne s'ouvre qu'à l'est béant. Par là s'engouffre l'hiver continental.

Le vent mord jusqu'au sang et les fumées de cheminées fuient en se couchant sur les toits.

Notre maison est en bois. Nous l'avons entièrement reconstruite mais nous n'avons pas ceinturé la cour. Par une prairie brumeuse, elle se prolonge ainsi jusqu'à la lisière des pins.

C'est la première fois que j'habite à champs ouverts. Sans frontières. C'est mon espace Schengen à moi et les limites n'en sont matérialisées que chez le notaire. Les notaires sont, partout, les garde-frontières de la propriété privée, plus sûrement armés que tous les soldats du monde.

Le chevreuil qui sort parfois des bois pour venir brouter sous ma fenêtre, il s'en fout, lui, du notaire. Il ne sait pas s'il est dans ma cour ou sur des champs anonymes.

Il pacage les premières pousses du printemps ou les dernières de l'automne là où elles sont.

Quand on ne sait ni lire ni écrire on est partout chez soi. La terre est une maison et un ventre chaud. C'est seulement après que les choses se gâtent terriblement.

Je regarde l'animal. Quelle intuition lui indique soudain ce regard posé sur sa peau, même filtré par les carreaux ? Il lève la tête, il interroge les brouillards immobiles de son œil inquiet et en trois bonds regagne le couvert des bois.

Des errances nocturnes vagabondent aussi sur ce territoire ouvert.

Un matin de février, des empreintes sur la neige maraudaient jusques sous mes fenêtres. Elles avaient longtemps fureté dans la cour, elles avaient fait de larges cercles, dessiner des allées et venues, de savants détours, de prudentes tergiversations, puis enfin étaient venues piétiner devant la maison. C'étaient de grosses empreintes.

Un lynx a certifié un voisin. Ça m'a fait sourire. Sans doute le loup des temps modernes.

La bête des Vosges, m'a taquiné un ami à qui je racontais par courrier. Rochelais d'adoption, l'ami, mais ses premiers

mots et ses fantômes sont restés accrochés aux versants de la vieille montagne. Quand il ne savait ni lire, ni écrire encore.

L'air ce matin-là était figé à moins vingt. L'orme gigantesque sur ma gauche touchait le ciel de ses grands moignons gelés, tout ruisselants de lune. Il était quatre et demi.

L'hiver, je me lève très tôt pour allumer les gros poêles de faïence. Ceux que Stasiuk qualifie de « du temps de François Joseph ».

Je suis un étranger égaré au milieu d'une campagne glacée qu'enveloppe l'obscurité moribonde d'un matin de février.

Au village, on ne me parle pas.

On me fait un signe de la main, ou de la tête, ou alors de rien du tout, en la baissant, la tête. La plupart des Polonais ne comprennent pas ce que je fais là. Ce n'est pas dans ce sens que se font les exils. Qu'est-ce qu'il y a ici ? Rien. De la forêt, des terres de pauvre sable, des vieillards échine meurtrie, de la neige et du vent.

En France, il y a des sous, des femmes et du soleil. Alors, qu'est-ce que je fais là ?

Le vent miaule dans les bras dénudés de l'orme. Quelle cassure s'est faite en moi pour que je sois tellement au chaud dans cette solitude ? Moi le taquineur, le buveur, le plaisantin, le libertin, le facétieux, le couche-tard, le turbulent ?

Un jour peut-être, je saurai la cassure. Les cassures les plus profondes nous apparaissent évidentes, souvent, qu'une fois seulement refermées.

Exception d'exception à ce désert de la communication de village, un vieux bonhomme de mes voisins a suivi pas à pas et chaque jour les travaux de ma maison. De la démolition à la reconstruction.

Chaque jour, il est venu fureter. Il a commenté, examiné, critiqué, montré du doigt, balbutié.

Je n'ai pourtant compris que deux choses de ses discours vacillants. Parce que, par ces deux fois, il avait été plus éloquent, utilisant les gestes, les mains et les yeux.

La première, sans rapport avec la maison, c'est qu'il avait quatre-vingt ans déjà et que le plus grand désespoir de cet âge était de ne plus pouvoir bander. « Koniec », la fin, avait-il inlassablement répété en branlant du chef de dépit.

Ses yeux sont mi-clos comme si la lumière l'indisposait et sa bouche sans dents avec des gencives rouge vif est toujours ouverte et agitée d'un petit tremblement convulsif. Il bée.

Aussi l'ai-je surnommé « Cigogneau sur nid », parce que ces grands oisillons sont toujours comme ça sur leur nid aux étés finissants, bec ouvert sur la chaleur tremblante, comme si leurs poumons manquaient d'air ou leur gosier d'eau.

La seconde fois où j'ai reçu le message de Cigogneau, je lui disais que j'allais peindre ma maison enfin terminée en vert. Avec le toit et les volets marron.

Il n'a pas du tout aimé. Sa petite voix très haut perchée s'est égosillée qu'il ne fallait pas faire ça, qu'avant la guerre c'était la couleur des maisons juives. À Łomazy, le bourg de la commune, il n'y avait que des juifs et Łomazy n'était alors qu'une maison verte.

Et alors ? Les juifs de Łomazy ont été massacrés dans la forêt, tout près de là. Plus de deux mille la même épouvantable journée d'un mois d'août 1942. Du sang à faire vomir de dégoût tous les nuages du ciel.

Il n'y a plus une seule maison verte dans les environs. Il y a une mémoire et un monument sur le charnier où végètent des fleurs sans parfum et sautillent des oiseaux toujours muets.

Nous y sommes allés. Il faut longtemps cahoter à travers la forêt comme si on remontait quelque Golgotha bien décidé à mener jusqu'aux ténèbres de la barbarie.

Nous nous étions égarés et déjà tombait la nuit de novembre. Dans les sous-bois, il y avait un homme, avec un fusil et qui rentrait chez lui, une maison isolée au milieu de la forêt. Nous nous sommes enquis d'où était le lieu du massacre des juifs et le monument. L'Homme a grondé qu'il n'en savait rien. Que cha-

cun chez soi, que les juifs étaient chez eux maintenant et lui chez lui. J'ai eu peur...

Les bois, le fusil, l'ombre grandissante, muette et solitaire, et ces propos rugueux. Des propos comme des couteaux.

Alors Cigogneau a-t-il peur que je me fasse massacrer à mon tour? Hait-il cette couleur qui lui dit les horreurs d'une boucherie ? Une couleur qui porterait malheur et dont il voudrait me protéger.

Ou alors, les vieux fantômes de la haine ancestrale reviennent-ils marteler sa vieille caboche ?

Je ne sais pas. Je le regarde. Il a l'air si gentil. J'opte pour la superstition protectrice. Sans quoi je ne pourrais plus le regarder. Sa bouche tremble et écume pourtant. Mais il est vrai qu'elle tremble et écume tout le temps.

Je ne peindrai pas ma maison en vert. J'ai changé d'avis. Parce que je n'aime pas faire injure aux fantômes. Surtout ceux-là. Ils me poursuivent depuis mes premiers bancs d'école, depuis mes premiers livres d'histoire. Mais de très loin.

Maintenant, ils sont là. Chaque jour je longe l'orée de cette forêt où les corps mitraillés du ghetto méconnu de Łomazy se sont tordus d'épouvante.

Et derrière ma forêt, à cinquante kilomètres au sud et sur la frontière ukrainienne, j'ai pointé du doigt un autre nom sur un pli de ma vieille carte. Une déchirure sur une déchirure. Un nom que mon vieil instituteur prononçait avec effroi.

Je me souviens : Anxieux, je regardais par la fenêtre la quiétude rougeâtre des vieux platanes, la feuille en pluie qui venait effleurer les larges fenêtres, les étourneaux chamarrés qui picoraient la cour silencieuse et je pensais alors que ça ne pouvait être que dans un autre monde. Un monde par-delà la terre et où avaient régné des monstres sanguinaires. Pas le monde des cours d'école, des platanes, des feuilles en pluie et des étourneaux.

Mon doigt s'est posé sur ce monde, détruisant les derniers remparts de l'enfance. Mon doigt est descendu, a contourné lentement la forêt, enjambé une rivière, épousé la ligne en pointillés de la frontière et s'est arrêté, hypnotisé.

Le village, sur la profonde ride de ma carte, est surligné de jaune, comme n'importe quel autre nom de commune : Sobibor. Autour sont de grandes surfaces vertes. Des forêts.

Bor, c'est la forêt.

Je voulais y aller.

Palper de mes yeux cette autre forêt de folies et de sang.

Nous avons pris par Włodawa. Le ciel était bas et gris avec une lumière d'une tristesse sans nom, une tristesse de Pâques et de dimanche après-midi au bout du monde.

Nous nous sommes arrêtés pour photographier la première cigogne de retour sur son gros nid. Ça sent le printemps ?

Mal lui en prit à notre première cigogne. Le lendemain sera une tempête de neige, un blizzard, le pays englouti.

Notre cigogne avait-elle mal lu sa carte des étoiles ?

Nous avons longtemps longé la frontière à travers des bois épais sur une route approximative. Au fur et à mesure que nous approchions, il y avait de la brume mélancolique dans l'air sans un mouvement. La lumière grisâtre descendait du ciel entre les arbres.

Les villages sont pauvres ici, dénudés, comme figés dans l'absence de lumière. Je trouve que c'est inquiétant : pas une âme qui vive.

Je le dis. D. me dit que c'est une région pauvre et que c'est l'hiver encore.

Et puis au détour d'un virage qui n'en finit pas, le village que nous cherchons. Perdu, secret, camouflé, on le dirait com-

plètement inhabité. Que du silence tout pâle. Sommes-nous bien dans un des plus hauts lieux de la barbarie humaine ?

Rien ne l'indique. Je suis pourtant chamboulé. Ce silence, cette grisaille, cette immobilité, c'est cela qu'il faut voir, peut-être, toucher et lire, pour que pleure la mémoire.

On dirait une damnation qui pèserait là.

Nous traversons le village. Nous n'avons pas vu un humain. Peut-être n'y a-t-il plus d'humains ici et que ces maisons en bois, là, accablées de solitude effrayante, viennent d'ailleurs.

Nous nous enfonçons longtemps dans la forêt par un chemin de terre. La voiture cahote. Il fait sombre. Il fait froid.

Et puis soudain les rails posés là, comme jetés dans la forêt par une main honteuse. Je les ai déjà vus ces rails à nuls autres pareils. Ce sont des rails rouillés, qui ne sortent de nulle part, ou alors des entrailles de la terre. Des rails courbés sous le poids du sang transporté. Deux parallèles sinistres sur la broussaille des lieux. Les chemins de fer de la honte.

Nous arrêtons là.

Deux ou trois maisons dont une à moitié écroulée, abandonnée aux halliers, de briques rouges, d'un rouge insolent qui détonne, qui crie presque sur le ton délavé de tout.

La gare. C'est la gare. Là où ils débarquaient. Fusils dans le dos, crocs répugnants des chiens au mollet.

La gare et tout autour, pas un bruit, pas un pas, pas un oiseau, pas un souffle de l'air, pas un rideau qui ne se soulève aux fenêtres comme mortes.

La pancarte est dégoulinante de rouille.

Longtemps je me suis arrêté devant cette pancarte. Prononçant le mot à voix basse, à voix haute. Je twisterais le mot s'il fallait le twister... Pendant que je lis et que je relis ces trois syllabes, la gamine s'amuse à me prendre en photo. Elle a l'âge des histoires qui amusent. Pas encore l'âge de l'histoire. Surtout quand la couleur du ciel est aussi sombre.

Le musée est fermé. Tout est fermé ici. Nous sommes dans un espace fermé au reste du monde, bouclé au fin fond des forêts, prisonnier de ses drames, un enclos infernal.

Il me semble que je ne retrouverai pas le chemin du retour.

Nous avançons. Les monuments sont là. Je regarde le ciel noir entre les hauts pins et les bouleaux.

Il me semble entendre gémir de la douleur.

La nôtre aussi que nous transmettent nos mains.

Nous nous taisons.

Un groupe de quatre ou cinq personnes arrive que nous croisons sur le petit sentier qui mène à des pierres posées sur le sol avec des noms, des noms, des noms et des prénoms, avec de la mémoire qui murmure enfin dans tout ce paysage pétrifié de

tristesse. Ce groupe que nous croisons, premiers traits d'union avec la réalité meurtrie de ce dimanche.

Des gens qui bougent. Je soupire. Personne n'a oublié.

Je regarde encore le ciel.

Faire taire ce couteau qui serre mes amygdales.

À quand l'espoir d'un grand soleil et des éclats de rire, de rire, de rire ?

Ici sont les griffes du monstre qui lacérèrent Polska B.

Et qui s'en souvient.



WWW.PUBLIE.NET
coopérative d'édition numérique